



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE DE LA MAÎTRISE EN LETTRES  
OFFERTE CONJOINTEMENT PAR L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI,  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
ET L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

PAR WILLIAM LESSARD MORIN  
B.A.

*FUCK L'AVENIR,*  
PRÉCÉDÉ DE  
« L'IDENTITÉ MORCELÉE :  
CONSTRUCTION DU SUJET QUEER »

MARS 2020



## RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé de deux volets. D'une part, le premier volet consiste en un essai ayant pour objectifs de définir les principales caractéristiques du concept d'identité, d'illustrer les spécificités de l'identité queer comme dérogation à la norme et rejet de la pensée dominante, et d'étudier le concept de la narration du sujet queer en tant que contestation des conventions narratologiques et projet de fragmentation. Cette première partie se conclut sur une ébauche de poétique narrative queer. D'autre part, le second volet prend la forme d'une œuvre de création, dont les objectifs sont de transposer sous forme narrative les particularités de la construction du sujet queer, par la rédaction des premiers chapitres d'un roman déchronologique et par l'intégration d'illustrations de part et d'autre de l'ouvrage.

L'hypothèse d'interprétation est que le sujet queer se construit en suivant une trajectoire non linéaire, par une série de phases d'association et de négation, en marge de la norme. Cette partie théorique s'appuie d'abord sur la pensée de Foucault au sujet des discours sur la sexualité, pour ensuite expliquer de quelles manières la théorie queer se l'est appropriée au cours des années 1990. Comme le concept d'identité est incontournable lorsqu'il est question de construction du sujet, il sera question de deux théories de l'identité, soit celles de Kaufmann et de Ricoeur, pour ensuite s'immerger dans la théorie queer, avec des autrices et auteurs tels que Bourcier, Butler, Halberstam, Nelson et Preciado, et des sujets tels que la performativité, l'hétéronormativité, la marginalité et la résistance. Au terme de cette partie est présentée une poétique queer, laquelle formule quatre balises pour rendre compte de la construction du sujet queer par la fiction narrative.

L'hypothèse de création est pour sa part que le fait d'écrire le sujet queer requiert l'adoption d'une posture contestataire à l'image de ce dernier, mais également le rejet de la chronologie et des schémas narratifs traditionnels. J'affirme aussi que la conceptualisation d'une œuvre littéraire de la sorte impose au créateur de déroger à sa propre propension à la cohérence et à sa propre idée de la notion d'identité. La seconde partie de ce mémoire présente ainsi les premiers chapitres du roman *Fuck l'avenir*, lequel inclut également une série d'illustrations (dessins, peintures et montages photographiques). Chaque section de ce roman se présente comme un fragment autonome, à la forme singulière, qui tourne généralement autour d'un même protagoniste, sans toutefois que cela soit clairement illustré. Au contraire, le lecteur aura plutôt l'impression d'avoir affaire à différents personnages et de ne pas être en mesure de tracer la chronologie des événements. Ce désordre volontaire représente en fait la résistance propre au sujet queer, qui refuse de se contraindre à une seule identité cristallisée ou à une catégorie prédéfinie.

Les conclusions de ce projet de recherche-crédation amènent à infirmer l'hypothèse d'interprétation, puisque l'analyse théorique révèle que les sujets queer cherchent non pas à se construire, mais plutôt à résister à la logique dominante du développement identitaire et à remettre en question les normes et les catégories sexuelles. Néanmoins, l'hypothèse de création se voit confirmée au terme du processus de création, car ce dernier est marqué par une



résistance à l'instinct de structuration et aux codes narratifs. Le roman partiel ainsi produit peut par conséquent arborer l'épithète « queer », alors qu'il se refuse aux attentes du lectorat.

## REMERCIEMENTS

Je tiens avant tout à remercier Anne Martine Parent pour son soutien tout au long de ce périple, ainsi que pour m'avoir amené à découvrir une véritable passion, en m'initiant aux études de genre et à la théorie queer dans son séminaire.

Un immense merci revient également à Ariane et à Isabelle, deux femmes exceptionnelles que j'ai la chance d'avoir pour amies, pour leurs commentaires judicieux et pour leurs encouragements, qui m'ont permis de maintenir le cap jusqu'au bout.

Merci à mes parents pour leur amour incommensurable et pour la confiance qu'ils m'ont toujours exprimée.

Enfin, merci à ma tête de cochon, sans laquelle je ne serais jamais arrivé à produire ce mémoire en une année seulement, en y consacrant presque tous mes soirs et tous mes weekends, tout en occupant un emploi à temps plein et en suivant des cours dans un autre programme universitaire.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	IV
REMERCIEMENTS .....	VI
TABLE DES MATIÈRES.....	VII
INTRODUCTION .....	VIII
PARTIE I. L'IDENTITÉ MORCELÉE : CONSTRUCTION DU SUJET QUEER.....	13
CHAPITRE 1. DE FOUCAULT À LA THÉORIE QUEER.....	14
1.1 La conception foucaldienne de la sexualité.....	14
1.2 Régime de savoir-pouvoir et théorie queer .....	17
CHAPITRE 2. IDENTITÉ, SUBJECTIVITÉ ET THÉORIE QUEER .....	21
2.1 Deux théories de l'identité.....	21
2.2 Normes, performativité et formation du sujet.....	28
2.3 Polymorphie, reterritorialisation, résistance : les trajectoires plurielles des sujets queer.....	35
2.4 Paramètres d'une société contra-sexuelle.....	38
2.5 Échec, oubli et autres détours queer.....	42
CHAPITRE 3. ÉCRIRE LE SUJET QUEER.....	45
3.1 Principes de mise en récit du sujet queer .....	46
3.2 Poétique narrative queer .....	49
PARTIE II. <i>FUCK L'AVENIR</i> .....	52
CONCLUSION .....	129
BIBLIOGRAPHIE.....	134

## INTRODUCTION

Depuis l'avènement de la psychanalyse freudienne et de la phénoménologie husserlienne, on ne peut plus envisager le réel dans une continuité ordonnée. Aucune structure linéaire — artificielle — ne saurait véritablement rendre compte de ce qui a mené au moment présent, et ce constat semble valoir autant pour les individus que pour les œuvres fictionnelles. La théorie queer, à ce titre, apporte un éclairage des plus pertinents sur la question, en présentant des sujets qui rejettent les conventions et les contraintes normatives de sociétés fondées sur le maintien d'une temporalité linéaire et d'une binarité de genre prétendument essentielle, incarnée par l'identité hétérosexuelle et par l'hétéronormativité. C'est à partir de ces considérations que s'est élaboré mon sujet de recherche-crédation. Mon objet d'étude est la construction identitaire queer dans la fiction narrative ; mon intention, de transposer le refus des normes proprement queer à la conception d'une œuvre narrative. Parmi les raisons justifiant le choix de ce sujet de recherche, il y a d'abord la richesse et l'intérêt de l'exploration théorique de la question identitaire. La pluralité des théoriciennes et théoriciens s'étant penchés sur cet objet ne fait qu'attester de sa complexité et de l'impossibilité d'arriver à une réponse totalisante. Parmi ces discours se trouvent ceux de la théorie queer, qui proposent des angles d'attaque en continuité ou en rupture avec ceux de Foucault et de certains psychanalystes, comme le fait Judith Butler en suggérant que le genre se fonde sur la reproduction d'un idéal inatteignable, par des actes performatifs qui cherchent à refléter une identité ou une essence, c'est-à-dire « des fabrications, élaborées et soutenues par des signes corporels et d'autres moyens discursifs » (Butler, 2007, p. 260). Cet exemple s'inscrit dans une marée de perspectives qui attestent de la pertinence de la problématique de la construction

identitaire. Au sein du domaine des lettres, elle semble faire partie intégrante des thématiques littéraires, particulièrement depuis les *Confessions* de Rousseau et le bourgeonnement du « je » au siècle suivant — pensons par exemple aux romans autobiographiques de Madame de Staël, de Musset ou de Constant. Cela dit, la formation identitaire ne semble pas avoir su traverser le champ thématique, limitée à ce qu'on écrit du « je » ou des personnages créés. La narration demeure quant à elle, de manière générale, structure, cohésion, objectifs à atteindre et parcours à effectuer, du moins jusqu'à l'éclatement que le XX<sup>e</sup> siècle permettra d'observer, notamment chez Virginia Woolf. Néanmoins, force est d'admettre que, pour une portion dominante de la production narrative des derniers siècles, le processus complexe et chaotique de la construction de l'identité se trouve régi par le cadre organisateur de la pensée de l'écrivaine ou de l'écrivain, qui coïncide plus ou moins avec le propos tenu. Du côté de la littérature de fiction queer contemporaine en langue française, hormis quelques exceptions et dans le cas de l'autofiction, qui appelle bien souvent la fragmentation du récit et la discontinuité, le même questionnement peut s'appliquer. Voilà donc ma clé de voute, l'incohérence perçue qui m'a poussé tout droit vers ce sujet de recherche.

Plusieurs objectifs sous-tendent ce mémoire, sur le volet théorique autant que sur le volet de la création. Les questionnements au cœur de cette démarche touchent au processus de formation identitaire, à la marginalité, à la transgression, aux particularités du sujet queer, aux structures narratives et temporelles en création littéraire, ainsi qu'à la construction de soi (ou au refus de construction de soi) par le récit. D'une part, mes objectifs théoriques sont les suivants : définir les caractéristiques essentielles du concept d'identité tel qu'observé par quelques approches théoriques clés, sélectionnées pour leur apport spécifique au sujet de cette recherche ; illustrer les particularités de l'identité queer en tant que dérogation à la norme et rejet de la pensée

dominante ; et observer le concept de la narration du sujet queer comme contestation des conventions narratologiques et entreprise de fragmentation. D'autre part, mes objectifs de création sont de tracer les grandes lignes d'une poétique narrative queer, de transposer la posture queer relative à l'identité sous forme d'œuvre de création intégrant les principes théoriques analysés, de rédiger les premiers chapitres d'un roman fragmentaire, déchronologique et sans fil conducteur apparent, et d'évaluer l'atteinte des objectifs de création au regard des intentions théoriques formulées.

Mon hypothèse d'interprétation est que l'identité du sujet queer, dont la nature s'inscrit foncièrement dans la contestation, se construit par une série de phases d'association et de négation, de sorte qu'elle ne suit nullement la trajectoire linéaire propre à la construction identitaire perçue et vécue communément. Mon hypothèse de création est quant à elle qu'écrire le sujet queer exige d'adopter également cette posture contestataire, de rejeter la chronologie, les schémas narratifs, le principe de l'évolution du personnage, etc. Par ailleurs, je postule que la démarche de conceptualisation d'une telle œuvre littéraire exige de la part de l'écrivain de remettre en question ses propres réflexes, son propre instinct de cohérence, de structuration par étapes visant un but ultime, et sa propre compréhension de ce qui définit une personne selon un ensemble de critères établis. Ainsi, écrire le sujet queer reviendrait à se fondre en lui, afin d'arriver à percevoir le réel par l'entremise de son regard singulier.

Afin de rendre compte adéquatement du processus de recherche-crédation entrepris dans le cadre de ce projet, j'ai choisi sciemment d'inverser la structure habituelle création-essai. Cette décision a également été motivée par la nature même de mon sujet de travail. En effet, la posture

queer amène à remettre en question les normes établies, à les décontextualiser pour les recontextualiser autrement, d'où cette intention bien avouée.

La première partie du mémoire, qui sera donc consacrée à l'exploration théorique du concept d'identité, se construira initialement autour d'une démarche de synthèse d'un corpus touchant à la pensée de Foucault et à la théorie queer, cette dernière fondant le cœur de la recherche. Le premier volume de *L'Histoire de la sexualité* de Foucault servira d'abord à comprendre l'évolution des discours sur la sexualité au cours de l'histoire occidentale, de même que la reprise de la pensée foucauldienne par la théorie queer. J'explorerai ensuite deux théories de l'identité issues de la sociologie, soit celles de Kaufmann et de Ricœur, auxquelles s'opposeront les travaux de la théorie queer, qui offrira un éclairage direct sur mon sujet, par l'entremise des écrits de Bourcier, de Butler, de Halberstam, de Nelson et de Preciado. Il y sera notamment question de performativité, de rejet de l'hétéronormativité, et de marginalisation imposée ou volontaire. La méthodologie préconisée consistera également à étudier les points de continuité et de rupture que relient les ouvrages formant ce corpus. À partir des résultats de cette première étape, la démarche se poursuivra par la conception d'une poétique de la narration queer, en opposition aux schèmes narratifs conventionnels. Par cette poétique, je chercherai à définir les grandes lignes d'une forme de « dire-le-sujet-indicible », les principes d'un récit qui se refuse comme tel et qui permet d'écrire un personnage queer, dans un contexte de morcèlement ou de mouvance identitaire. Ce troisième chapitre sera en fait le lien permettant de passer de la théorie à la création.

En ce qui a trait au volet création du mémoire, mon intention est de mettre à l'épreuve les constats tirés de l'essai par la conceptualisation et l'écriture des premiers chapitres d'un roman

intitulé *Fuck l'avenir*. En plus de l'écrit, mon projet inclura plusieurs illustrations qui figureront de part et d'autre de l'ouvrage. Chacun des chapitres sera un fragment autonome, à la forme distincte — tant sur le plan de la narration que sur celui des procédés stylistiques —, sans attaches apparentes avec le précédent ni le suivant. Néanmoins, ces fragments auront un protagoniste en commun, un « je » central — mais pas unique —, fuyant et difficile à cerner, capté à des moments variés de son cheminement. Toutes ces identités en apparence disparates, présentées sans chronologie ni fil thématique intentionnel, illustreront le refus d'asseoir son identité d'un personnage atypique, sur une période variant de cinq à vingt-cinq ans, alternant entre la douceur sincère et l'insensibilité désarmante. Même si, dans sa version intégrale, le roman présentera quelques indices permettant au lecteur aguerri de tisser des liens au sein de cette déconstruction délibérée — sans toutefois que cela soit nécessaire —, nous n'aurons ici accès qu'à une première moitié du projet. Néanmoins, elle permettra de saisir la teneur de ma démarche, de même que son aptitude à rendre compte des particularités de la construction du sujet queer.

Enfin, de manière générale, je souhaite par ce mémoire arriver à proposer un roman partiel élaboré selon les préceptes d'une poétique queer, elle-même établie à partir des constats théoriques portant sur les particularités du sujet queer. En d'autres mots, j'ai l'intention de réussir à « queeriser » le roman, et ce, en dépit de la complexité d'une telle entreprise.



## **PARTIE I**

### **L'IDENTITÉ MORCELÉE : CONSTRUCTION DU SUJET QUEER**

## CHAPITRE 1

### DE FOUCAULT À LA THÉORIE QUEER

Dans ce premier chapitre, une synthèse du premier tome de l'*Histoire de la sexualité* de Foucault sera présentée, afin de mettre en lumière les principales contributions théoriques du philosophe. Je poursuivrai en illustrant de quelle manière la théorie queer s'est approprié ces dernières, notamment en ce qui concerne les dispositifs de sexualité et le régime de savoir-pouvoir.

#### 1.1 La conception foucaldienne de la sexualité

*La Volonté de savoir*, premier tome de l'*Histoire de la sexualité* du philosophe français Michel Foucault, paraît en 1976<sup>1</sup>. Dans cet ouvrage, l'auteur cherche à révéler comment les discours sur le sexe ont évolué depuis l'âge classique. Il s'oppose à l'hypothèse de la répression pour stipuler que c'est plutôt un foisonnement des discours qui a eu lieu. Autour de ces derniers, des dispositifs ont été formés pour enquêter, savoir, intervenir, normaliser, etc., formant une *scientia sexualis* où pouvoir et savoir interagissent pour répondre à des enjeux politiques et économiques.

---

<sup>1</sup> Michel Foucault (1976). *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 224 p. (coll. « Tel »).

D'abord, Foucault conteste l'hypothèse de la répression de la sexualité. Selon lui, c'est plutôt une volonté de savoir qu'on observe, qui soutient les discours sur le sexe s'inscrivant dans un régime de pouvoir-savoir-plaisir. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, des dispositifs politiques et sociaux ont permis la multiplication des discours, en les incitant. Cela dit, ces dispositifs ont subi plusieurs transformations, en fonction du contexte. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui se distingue, c'est la multiplication des sexualités et l'implantation des « perversions ». On s'intéresse notamment à la sexualité des enfants et des homosexuels. La fonction du pouvoir n'est pas d'interdire, mais plutôt de contrôler la sexualité infantile, de catégoriser les individus selon leurs perversions, de former des dispositifs de saturation sexuelle, d'inciter et d'examiner les discours. Foucault affirme que l'augmentation des perversions est le résultat de l'influence d'un pouvoir qui interfère et conduit à leur solidification. Ainsi, l'auteur démontre l'existence d'un dispositif global distinct de la loi, contribuant à l'accroissement des plaisirs et des sexualités. Il propose enfin quatre thèses s'opposant à celle de la répression : la sexualité est rattachée aux nouveaux dispositifs de pouvoir, gagne en importance depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, s'agence à la reproduction sans s'y ordonner, et cet agencement résulte de la valorisation des corps depuis l'angle du savoir-pouvoir.

Par la suite, Foucault se penche sur ce qu'il nomme *scientia sexualis*, soit le développement de procédures agencées au savoir-pouvoir, autour d'une pratique centrale : l'aveu. Dire la vérité permettrait de s'authentifier comme individu, du moins à l'égard du pouvoir. L'aveu est aussi lié au pouvoir puisqu'on avoue pour quelqu'un, pour une instance qui l'exige et qui interviendra pour punir, pardonner, etc. Transformé progressivement, il inclut dorénavant les pensées, désirs et obsessions. En contexte scientifique, il est généré par la codification des signes et des symptômes observables, par le postulat d'une causalité globale, par un principe de latence, par

une méthode d'interprétation et par la médicalisation de ses résultats, c'est-à-dire son potentiel curatif. Foucault indique que c'est par ce dispositif qu'est né le concept de sexualité, afin d'organiser le savoir généré par cette *scientia sexualis*.

Après avoir défini le contexte de production des discours, Foucault cherche à déterminer les raisons qui motivent cette quête de vérité sur le sexe, en précisant l'enjeu, la méthode, le domaine et la périodisation du dispositif de sexualité. Il souhaite analyser le pouvoir et la représentation erronée qui en est faite, alors qu'on l'associe à la loi. Selon l'auteur, il faudrait réfléchir au sexe et au pouvoir sans la loi. Ce pouvoir concerne l'ensemble des instances d'un rapport de force et s'exerce de part et d'autre, inégalitaire et protéiforme. Il provient de la famille et de groupes restreints qui, par leurs rapports, permettent au pouvoir de faire converger l'ensemble de la société. Les relations de pouvoir dénotent des visées précises et s'étendent à l'échelle du système. Dans les discours, pouvoir et savoir s'articulent. Les conjonctures sociopolitiques rendant nécessaires ces discours en fonction des affrontements en cours mènent à leur intégration stratégique. Foucault poursuit en définissant quatre ensembles stratégiques dotés de dispositifs spécifiques de savoir et de pouvoir dès le XVIII<sup>e</sup> siècle : l'hystérisation du corps féminin, la pédagogie appliquée au sexe infantile, la socialisation des pratiques reproductives et la psychiatisation des plaisirs pervers, ces derniers incluant bien sûr les pratiques homosexuelles. Ces stratégies servent à produire la sexualité, en tant que dispositif historique, par l'enchaînement du savoir et du pouvoir. Au dispositif d'alliance se superpose le dispositif de sexualité, lié à l'économie par le corps produisant et consommant, servant à contrôler les populations. Centré sur la famille, ce dispositif décèle troubles et souffrance sexuels, et confie cette famille à des instances extérieures comme les médecins et les éducateurs. Le philosophe affirme également que le dispositif de sexualité a été un moyen

d'affirmation pour la classe bourgeoise, avant d'être étayé à l'ensemble de la société, pour des raisons économiques et politiques.

En terminant, Foucault explique que le pouvoir est désormais destiné à produire, augmenter, ordonner, etc. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir sur la vie s'est développé sous deux formes centrales : le corps comme machine et comme espèce. Arrive un biopouvoir, indispensable au capitalisme, dont le dispositif de sexualité fait partie intégrante. Au XIX<sup>e</sup> siècle commencent d'ailleurs à être revendiqués des « droits » à la vie. Enfin, le sexe est un enjeu politique puisqu'il relève des disciplines du corps et de la régulation de la population, s'inscrivant sur deux registres : le micropouvoir, qui comprend notamment des dispositifs de surveillance et de contrôle, et le macro-pouvoir, qui se manifeste par une pluralité d'interventions systémiques. Ainsi, Foucault arrive à infirmer l'hypothèse de la répression, en démontrant la démultiplication des discours sur le sexe depuis l'ère classique, et la présence d'une *scientia sexualis* et de dispositifs de sexualité qui permettent au pouvoir de s'allier au savoir pour servir des intentions politiques ou économiques. La loi, telle que la conçoit l'auteur, produit à la fois le modèle à suivre et ses transgressions, ce qui ouvre conséquemment la porte à une multitude de pratiques queer.

## **1.2 Régime de savoir-pouvoir et théorie queer**

S'il est nécessaire de commencer ainsi en présentant Foucault, c'est d'abord parce que la presque totalité des théoriciennes et théoriciens queer s'y réfèrent dans leurs ouvrages, ce qui révèle l'impact significatif de sa pensée pour le mouvement queer. Foucault a mis en lumière

l'existence de dispositifs de sexualité et d'un régime de savoir-pouvoir dans *La Volonté de savoir*, et la théorie queer, surtout à partir des années 1990, a adopté une posture consistant non pas à ignorer ce régime, mais plutôt à identifier des formes de résistance ou de renversement, des contre-pratiques discursives pour s'y opposer :

Queeriser les espaces, les disciplines, les modes de savoir-pouvoir hétérocentrés tout en gardant en mémoire l'ancrage politico-sexuel du terme, tel pourrait être le programme d'un « sujet queer » forcément « mauvais élève », anti-assimilationniste et « out », qui cherche à exploiter les ressources de la marge et reste attentif aux discriminations, que celles-ci se produisent à l'extérieur ou à l'intérieur de la communauté politico-sexuelle dont il se réclame<sup>2</sup>.

Pour résister au régime hétérosexuel, l'approche queer s'appuie sur les outils que fournit ce dernier, exploitant en quelque sorte les failles de l'hétérosexualité pour alimenter ses contre-pratiques discursives. On regroupe par ailleurs sous le terme « queer » une large variété de pratiques cherchant à multiplier les formes de résistance au régime hégémonique de l'hétérosexualité, par exemple celles qui ont pour but de revendiquer de nouvelles formes identitaires en dehors des catégories asphyxiantes qui ont été imposées par la médecine ou par la psychiatrie. Ainsi, avec son *Histoire de la sexualité*, Foucault a révélé le régime de pouvoir tentaculaire qui allait devenir le cadre et l'objet de la résistance queer :

Loin de réifier les binarismes identitaires issus de la *scientia sexualis*, ces nouvelles luttes politicosexuelles et particulièrement celles qui se dénomment queer, proposent d'agit transversalement contre toute identité en passe de devenir hégémonique et excluante, normative et marginalisante, y compris les identités gaie et/ou masculiniste jouant sur les ressources de l'homosocialité et de l'homoérotisme<sup>3</sup>.

Les tenants de l'approche queer s'opposent en fait à diverses formes de normalisation, dont celle qu'alimente l'homonormativité des dernières décennies, définie par le désir de se

---

<sup>2</sup> Sam Bourcier (2018), *Queer Zones : la trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, p. 151-152.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 417.

transformer en calque du modèle hétérosexuel, notamment par des réclamations liées à la parentalité ou au mariage.

Dans *Le Récit de soi* (2007), Judith Butler se revendique de Foucault, mais en appliquant sa pensée au rapport à soi. Si nous sommes contraints de toujours demeurer liés aux normes en présence, ce rapport au régime de vérité implique également un rapport à soi, une part de réflexivité. Comme c'est au sein de ce régime de vérité que s'opère la réflexion sur sa propre subjectivité, la remise en question du régime de vérité représente logiquement la remise en question de soi et de sa « propre capacité à dire la vérité sur [s]oi, à rendre compte de [s]oi<sup>4</sup> ». Questionner le régime de vérité reviendrait donc à questionner son propre statut ontologique. De même, dès que le sujet cherche à manier la norme, il est simultanément manié par cette dernière. Néanmoins, ce double mouvement ne représente pas un frein à l'action. Dans *Défaire le genre*, Butler affirme ceci, illustrant en quelque sorte les liens d'interdépendance entre le régime de vérité et l'expression des subjectivités :

[L]a puissance d'agir individuelle est liée à la critique et à la transformation sociale. Nous ne pouvons déterminer notre « propre » sens du genre que dans la mesure où les normes sociales existantes étayent et rendent possible l'acte de revendiquer un genre à soi. Nous dépendons de cet « en dehors » pour affirmer notre propre sens du genre. Le soi doit, de cette façon, se perdre dans la socialité afin de prendre possession de lui-même<sup>5</sup>.

De la même manière, le projet d'écriture proposé ici n'a pas la prétention d'émerger des abysses de l'inspiration et de réinventer le genre narratif, bien loin de là. Je suis conscient du fait que le matériau de ce projet provient directement des normes existantes associées au genre littéraire

---

<sup>4</sup> Judith Butler (2007a), *Le Récit de soi* (*Giving an Account of Oneself*, 2003), traduit par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Presses universitaires de France, p. 23.

<sup>5</sup> Judith Butler (2016), *Défaire le genre* (*Undoing Gender*, 2004), traduit par Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, p. 19.

du roman. Pour que ce roman qui n'en est pas un puisse trouver son propre sens, il faut à tout le moins qu'il se reconnaisse dans l'objet même dont il souhaite se dissocier. J'y reviendrai dans le troisième chapitre.

Enfin, pour reprendre l'idée de départ, la pensée de Foucault occupe une place indéniable dans l'approche queer, tant sur le plan du questionnement théorique que sur celui des pratiques individuelles et collectives. À titre d'exemple, elle nous amène à déterminer de quelles manières les termes associés aux genres sont érigés comme des présupposés, « mais aussi [à] repérer les moments où le système binaire du genre est contesté et remis en cause, où la cohérence des catégories est mise en question et où la vie sociale du genre se révèle être malléable et transformable<sup>6</sup> ». La norme que Foucault nous incite à mettre en lumière devient un lieu de résistance potentielle, puisqu'elle peut être manipulée, dépassée et réinventée, comme quoi les conditions de notre existence sous la norme sont tout autant de possibilités d'y résister.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 300.



## CHAPITRE 2

### IDENTITÉ, SUBJECTIVITÉ ET THÉORIE QUEER

Avant de pouvoir délimiter les composantes d'une narration queer et de tracer les grandes lignes de notre poétique queer, il importe de dresser un portrait de certaines notions centrales. Je me pencherai dans un premier temps sur l'identité, en offrant une synthèse critique de deux ouvrages portant sur ce sujet : *L'invention de soi*, de Jean-Claude Kaufmann (2010), ainsi que *Soi-même comme un autre*, de Paul Ricœur (2015). Dans un second temps, j'aborderai la remise en question du concept d'identité et le rejet de l'essentialisme par la théorie queer, en confrontant les thèses défendues par des autrices et auteurs tels que Judith Butler, Beatriz/Paul B. Preciado, Judith/Jack Halberstam, Maggie Nelson et Marie-Hélène/Sam Bourcier. Ce chapitre me permettra ainsi de cerner les traits fondamentaux de la construction des sujets queer, tenant compte du caractère polymorphe de leurs parcours et de la place prépondérante que peuvent y occuper les pratiques de résistance.

#### 2.1 Deux théories de l'identité

Le questionnement sur la notion d'identité a été le sujet de nombreux discours philosophiques, sociologiques et psychanalytiques au cours du XX<sup>e</sup> siècle, dont l'émergence est allée de pair avec l'importance de l'individualisation, un processus historiquement marqué et lié directement à la modernité. Affirmant qu'il n'existe pas de théorie offrant un portrait d'ensemble du concept

d'identité, Kaufmann propose de fournir la réponse à ce manque apparent. J'en présente ici une synthèse, en guise de point de départ pour une discussion sur l'identité d'après la posture queer.

D'après Kaufmann, l'identité renvoie à la forme des sociétés, ces dernières présentant une dynamique contradictoire qui trouve écho dans le fait que le reflet de l'individu s'est transformé en réflexion sur soi, en raison d'une complexification constante de la structure d'appartenance<sup>1</sup>. Cette transformation aurait donné lieu à rien de moins qu'une révolution identitaire, ouvrant la voie à la conception par chaque individu d'une série de soi possibles, c'est-à-dire des identités virtuelles fondées sur l'expérience et sur la réception des autres, et pouvant être réalisées de manière concrète selon le contexte :

Les soi possibles [...] exigent effort et prise de risques. À ce prix, ils autorisent un travail de réforme de soi véritablement innovateur, aux limites du réalisable, où le présent parvient momentanément à mettre entre parenthèses le poids du passé. Ils représentent une des modalités les plus abouties de la subjectivité à l'œuvre dans l'invention de soi<sup>2</sup>.

Pour Kaufmann, le processus identitaire se démarque par sa capacité à modifier sa forme, tout en offrant à l'individu à la fois singularité et unité, impression de continuité et estime de soi. Son fondement serait en fait la production de sens par le biais de la subjectivité qui permet de choisir entre différents possibles et qui amène à refuser les impositions :

L'identité est ce par quoi l'individu se perçoit et tente de se construire, contre les assignations diverses qui tendent à le contraindre de jouer des partitions imposées. Elle est une interprétation subjective des données sociales de l'individu, se manifestant par ailleurs souvent sous la forme d'un décalage<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean-Claude Kaufmann (2010), *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris, Fayard, (coll. : « Pluriel »), p. 66-67.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 99.

La posture de Kaufmann est ici plutôt volontariste — l'individu pourrait selon lui soumettre ce qui l'entoure à ses aspirations —, alors qu'il semble négliger dans cette assertion tous les individus qui, loin de s'opposer à ces assignations, les acceptent au contraire parfaitement, souvent sans même en être conscients. Sa posture tend en fait à minimiser la force des assignations et des interpellations qui constituent le sujet. De plus, il semble négliger la dimension discursive de la constitution du sujet, comme nous la retrouverons chez Butler.

Dans un élan plutôt poétique, Kaufmann poursuit en affirmant que « [l']identité est une invention permanente qui se forge avec du matériau non inventé<sup>4</sup> ». Selon lui, il n'existe pas d'identités de genre, puisque ce sont plutôt des rôles sociaux qui génèrent ces pseudo-identités. Il stipule pourtant, par la suite, que l'identité correspond à une idée ou à une sensation de soi reposant sur deux principes, soit l'enveloppement et les sensations positives qui créent une illusion de plénitude. Paradoxalement, cette impression donnerait parfois lieu à des transgressions productives :

Tout est sans doute une question de degrés et de contextes. Les séquences de vie se multiplient dans lesquelles la sensation d'être (et d'être vraiment soi), la sensation d'unité et de plénitude, est d'autant plus intense que l'on abandonne les rives de l'ordinaire habituel, quitte à plonger dans la violence, à utiliser des instruments hétéroclites ou socialement proscrits. Même si elles sont ultimes et peu recommandables, ces expériences participent souvent des nouvelles modalités permettant au sujet de se construire<sup>5</sup>.

La raison pour laquelle Kaufmann affirme cela semble être le fait que de telles expériences, par exemple celles impliquant des drogues hallucinogènes, ont pour effet d'atténuer, voire d'éliminer les inhibitions et les contraintes imposées par la conscience, ce qui permettrait d'accéder à une partie plus malléable de soi. Il continue néanmoins en postulant que l'identité

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 115.

est une condition d'action dans la modernité, ce qui signifie que sa remise en question aurait pour effet d'affaiblir la volonté d'agir de l'individu.

Dans la dernière partie de son ouvrage, Kaufmann s'attache à trois modèles d'expression identitaire : les explosions identitaires, le retrait et les identités froides. Ces modèles sont intéressants pour moi en raison des liens qu'ils permettent de tracer avec la théorie queer, mais également avec mon projet d'écriture. Le premier modèle, que l'auteur nomme *voice*, touche aux excès émotionnels que peut entraîner l'invention de soi : « Or la révolution de l'identité, et son émotionnalité instable, indiquent l'éventualité d'autres perspectives. Le sujet engagé dans l'invention de soi, qui nous offre parfois le meilleur, dans certaines conditions est aussi capable du pire<sup>6</sup>. » Le second modèle, *exit*, fait quant à lui état de scénarios de résistance ou de sortie du processus identitaire. Le sujet a en effet la possibilité de ne pas s'astreindre à l'obligation de « travailler » sur son identité. Enfin, le troisième modèle, *loyalty* ou les identités froides, correspond à l'affiliation aux institutions plutôt qu'à leur rejet. Il découle en grande partie d'une quête de reconnaissance et d'une conception de l'identité selon laquelle une socialisation soutenue, en l'occurrence dans le cadre institutionnel, constitue une condition à son développement.

En somme, Kaufmann défend la thèse selon laquelle l'identité doit être construite par l'individu à partir des matériaux sociaux à portée de main, afin qu'il puisse se doter d'un cadre pour conditionner son action. Selon lui, « la construction sociale de la réalité passe par les filtres identitaires individuels<sup>7</sup>. » L'individu est certes libre dans l'invention de soi, mais lui incombe

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 291.

également la pleine responsabilité de son action, ce qui fait écho à l'existentialisme. Évidemment, la multiplication des possibles peut entraîner tantôt de l'angoisse, tantôt des formes d'implosion individuelle ou d'explosion collective, et ce, en raison de la difficulté que peut représenter la canalisation de « l'énergie mentale d'affirmation de soi, pourtant de plus en plus indispensable<sup>8</sup> ».

Pour sa part, Paul Ricœur, dans son ouvrage *Soi-même comme un autre* (2015), ou plus précisément dans deux des études y figurant — « L'identité personnelle et l'identité narrative », « Le soi et l'identité narrative » —, s'intéresse au rôle du récit dans la construction du soi, affirmant que la dialectique mêmeté-ipséité s'épanouit pleinement dans le cadre de sa théorie narrative, à laquelle semble d'ailleurs adhérer Kaufmann : « L'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte<sup>9</sup>. » Selon Ricœur, l'identité narrative permet de combler l'intervalle qui « est ouvert par la polarité, en termes temporels, entre deux modèles de permanence dans le temps, la persévérance du caractère et le maintien de soi dans la promesse<sup>10</sup> », en offrant une forme de médiation. L'identité narrative oscille donc « entre deux limites, une limite inférieure, où la permanence dans le temps exprime la confusion de l'idem et de l'ipse, et une limite supérieure, où l'ipse pose la question de son identité sans le secours et l'appui de l'idem<sup>11</sup>. »<sup>12</sup> La narrativité permettrait donc de résoudre les paradoxes de l'identité personnelle.

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>10</sup> Paul Ricœur (2015), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, (coll. : « Points : essais »), p. 150.

<sup>11</sup> *Id.*

<sup>12</sup> Ricœur distingue l'idem, c'est-à-dire la mêmeté ou la permanence de soi, et l'ipse, qui correspond à une identité réflexive, au maintien de soi par rapport à autrui.

Par la suite, Ricœur s'affaire à démontrer la dialectique de la mêmeté et de l'ipséité contenue dans le concept d'identité narrative, puis à montrer les médiations pouvant être effectuées par la théorie narrative entre théorie de l'action et théorie morale, en définissant quelle extension du champ pratique suscite la fonction narrative et en examinant comment le récit est le premier laboratoire du jugement moral<sup>13</sup>. Selon lui, la mise en intrigue permet d'abord d'intégrer à la permanence dans le temps des facteurs tels que la diversité, l'instabilité et la discontinuité. L'identité du personnage, suivant ce raisonnement, résulte du transfert de la mise en intrigue de l'action sur lui, engendrant de la sorte la dialectique mêmeté-ipséité : « La dialectique consiste en ceci que, selon la ligne de concordance, le personnage tire sa singularité de l'unité de sa vie considérée comme la totalité temporelle elle-même singulière qui le distingue de tout autre<sup>14</sup>. » En façonnant l'identité de l'histoire, le récit serait donc également garant de l'identité du personnage. Par ailleurs, il permettrait de préserver l'unité narrative de la vie racontée :

C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire<sup>15</sup>.

D'après Ricœur, le récit fait donc partie intégrante de la vie humaine et de la dialectique mêmeté-ipséité : d'une part, par la narration du caractère, il rend possible le mouvement de la mêmeté ; d'autre part, par la narration de la visée de cette vie, il confère à l'ipséité un aspect distinctif, reconnaissable : « L'identité narrative fait tenir ensemble les deux bouts de la chaîne : la permanence dans le temps du caractère et celle du maintien de soi<sup>16</sup>. »

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 191-192.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 195-196.

Chez Ricœur comme chez Kaufmann, le sujet semble doté d'une étonnante liberté dans son rapport à lui-même, et c'est peut-être justement ce que remet en question Butler dans ce passage du *Récit de soi* :

Quand le « je » cherche à se définir, il peut commencer par lui-même, mais il découvrira que ce soi est déjà impliqué dans une temporalité sociale qui excède ses propres capacités de narration ; en effet, lorsque le « je » cherche à donner une définition de lui-même, une définition qui doive inclure les conditions de sa propre émergence, il doit nécessairement se faire sociologue. La raison en est que le « je » n'a aucune histoire propre qui ne soit pas en même temps l'histoire d'une relation — ou d'un ensemble de relations — à un ensemble de normes<sup>17</sup>.

La narration de soi représenterait donc non pas une réflexion identitaire autonome, mais plutôt un exercice de sortie de soi, une tentative de construction narrative par l'entremise d'un récit adressé à un interlocuteur et dont on cherche à convaincre de la plausibilité.

Qu'arrive-t-il toutefois lorsque la dialectique mêmété-ipséité est confrontée au rejet du récit en tant que modalité de la construction de soi ? Qu'arrive-t-il lorsqu'on balaie le concept d'identité du revers de la main ? Avec la théorie queer, cette forme de construction de soi du sujet aura pour objectif non plus de rendre compte de soi auprès d'autrui, mais plutôt de résister à ce type de pratique qui équivaut à accepter tacitement les normes en présence et les termes du régime de savoir-pouvoir. En fait, d'après cette théorie, l'identité est généralement comprise comme une construction pure, un produit du discours qui ne tient à rien de réel. Selon Halperin, cité par Bourcier, le sujet queer rejette toute forme d'essentialisme en choisissant de « se constituer non en substance mais de manière oppositionnelle, non pas à partir de ce qu'[il] est mais en tenant compte d'où [il] est, ainsi que de la manière dont [il] opère<sup>18</sup> ». Suivant cette assertion,

---

<sup>17</sup> Butler (2007a), *op. cit.*, p. 7.

<sup>18</sup> Bourcier (2018), *op. cit.*, p. 151.

on ne pourra parler d'identité ou d'essence queer, mais plutôt de subjectivités queer — en insistant sur le pluriel.

## **2.2 Normes, performativité et formation du sujet**

*Trouble dans le genre* (2007), de Judith Butler, a obtenu un écho mondial après sa parution originale en anglais, en 1990. Cet essai à caractère politique et féministe cherche à comprendre comment on peut définir conjointement sexualité et genre, et repenser politiquement l'ordre sexuel. Butler suggère que le politique se retrouve derrière les pratiques signifiantes qui constituent le genre, et que ce genre est culturellement formé, produit en partie par un régime de pouvoir oppressif. Ce qu'elle propose, c'est d'ébranler ce système en démontrant que le genre n'est pas une essence, mais plutôt une construction performative.

D'abord, Butler suggère que le genre est une construction culturelle factice découlant de la binarité hiérarchique qu'impose l'hétérosexualité obligatoire. Elle se place en marge du féminisme dominant, qui s'inscrirait dans un cadre fondé sur l'exclusion, alors qu'il faudrait selon elle cesser de penser en termes de genre et de sexe. Pour Butler, l'identité de genre se façonne sur un mode performatif : ses manifestations sont en réalité sa seule matière. Cette réalité est d'autant plus problématique pour les femmes, car la sexualité est construite dans des rapports de pouvoir phallique, le féminin se posant comme le non-masculin et les deux genres cherchant vainement à reproduire un original illusoire. Butler est consciente de la force d'ancrage de ce système qui impose le rapport binaire et se consolide par la naturalisation du genre, le genre assumé affirmant la réussite du système à faire en sorte qu'on intègre ce qu'on



performe, et ce, sans réaliser ce qui s'est produit. L'idée de la « personne » vient avec des marques sociales qu'on associe à l'identité. Pour être intelligible, une personne doit avoir un genre intelligible, qui s'inscrit dans la cohérence et la continuité. Les identités de genre qui ne découlent pas directement du sexe dérangeant, tout comme le désir qui ne respecte pas les attentes par rapport au sexe ou au genre, et ce, parce que ces choses ne cadrent pas dans la matrice d'intelligibilité hétéronormative. Lorsque des attributs non conformes aux modèles d'intelligibilité surgissent, « le genre en tant que substance, la viabilité de l'homme et de la femme comme noms sont mis en cause par [cette dissonance]<sup>19</sup> ».

Butler examine ensuite le fonctionnement des régimes hétérosexistes où s'exprime la sexualité, mettant en doute plusieurs théories de l'identité et du pouvoir. Elle s'attaque d'abord à la « loi » structuraliste conçue par Lévi-Strauss. Selon Butler, cette structure logique totalisante serait moins fixe qu'on le croit, et pourrait ainsi être subvertie. Elle poursuit avec la théorie de l'économie paternelle menant à la comédie hétérosexuelle, en rejetant l'explication de Lacan, notamment au sujet de l'homosexualité féminine, puisque sa « loi » serait une forme d'impuissance permanente, un assujettissement créé de toutes pièces. De Freud, elle reprend le concept de mélancolie. Le fait de désirer tel organe participerait aux pratiques de formation de l'identité de genre dans ce qu'elle nomme l'hétérosexualité mélancolique : la femme-objet serait le signe permettant de cacher l'histoire préhétérosexuelle. Butler conclut cette partie en appliquant la critique foucaldienne aux théories structuralistes et psychanalytiques, concluant

---

<sup>19</sup> Judith Butler (2007b), *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité* (*Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, 1990), préface d'Éric Fassin, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, p. 95.

que la loi qu'elles présentent génère à la fois répression et transgression, hétérosexualité et homosexualité.

L'autrice s'attaque finalement à d'autres théories pour arriver à faire de la subversion une stratégie véritablement efficace. Elle critique la pensée de Kristeva, suggérant que cette dernière reproduit la loi paternelle qu'elle prétend dénoncer, donc que sa stratégie de subversion ne peut constituer une pratique politique durable. Pour Butler, il faut cesser de voir le genre comme autre chose qu'une construction par des normes sociales opprimantes. Elle poursuit en reprenant l'analyse que fait Foucault du récit de l'« hermaphrodite » Herculine Barbin, afin de montrer que le philosophe n'arrive pas à expliquer comment le pouvoir en jeu peut à la fois construire et condamner cette sexualité non conventionnelle. Selon Butler, Herculine ne serait pas libre de la binarité, puisque la loi contraint à souffrir et à se faire souffrir, produisant des rébellions qui ne peuvent qu'échouer. En s'appuyant sur les conclusions d'une recherche sur la présence inhabituelle de chromosomes sexuels chez certains individus, Butler montre que la catégorisation sexuelle est une construction qu'il serait possible de reconstruire autrement. Cette idée est renforcée par l'étude de la pensée de Wittig, selon qui les termes « mâle », « femelle », « masculin » et « féminin » n'existent que dans la matrice hétérosexuelle, qu'ils protègent d'une critique radicale. Butler suggère que les sexes servent à naturaliser l'hétérosexualité et à répondre à ses exigences économiques, donc sexe et genre seraient deux catégories naturalisées, et non naturelles. Ce système de représentation n'épargnerait que l'homme hétérosexuel, et accepter de parler dans ce système serait une contradiction performative, puisque les autres ne peuvent exister réellement dans un tel cadre hégémonique. Pour elle, il existe d'autres dispositifs de pouvoir que l'hétérosexualité : la meilleure stratégie

serait d'accepter les catégories pour en multiplier les sens, montrant ainsi que l'identité est problématique.

Enfin, Butler explique que, pour produire une cohérence par rapport à l'idéalisation du genre, les gestes, les manières et les désirs se présentent comme des manifestations d'une identité intérieure, alors qu'ils ne sont que des actes performatifs cherchant à façonner l'identité en cherchant à faire croire qu'ils en sont l'expression naturelle. Le drag révèle cette structure imitative du genre, par la parodie de l'idée d'un original du genre. Selon elle, il ne peut y avoir de vérité du genre, puisque ce dernier est une performance qui n'a d'identité qu'elle-même. Pour déstabiliser les catégories, il faut découvrir quelles performances peuvent agir durablement. En somme, dans *Trouble dans le genre*, Butler démontre que le genre est performatif, conçu sur l'illusion d'une identité stable inscrite dans le système oppressif de l'hétérosexualité obligatoire. Selon elle, « le sujet n'est pas déterminé par les règles qui le créent, parce que la signification n'est pas un acte fondateur, mais un processus régulé de répétition<sup>20</sup> ».

En 1993, Butler publie la version originale anglaise de *Ces corps qui comptent*, poursuivant sa réflexion sur la performativité et sur les modalités de la construction du sujet, laquelle devrait être comprise non pas comme un processus de causalité dirigé par le sujet — comme c'est le cas du côté de Kaufmann —, mais plutôt comme un processus inscrit dans la temporalité par le principe de réitération des normes qui génère une instabilité constante :

Cette instabilité est la possibilité d'une *dé*constitution inhérente au processus même de répétition, le pouvoir qui défait les effets mêmes par lesquels le

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 271.

« sexe » est stabilisé, la possibilité de produire une crise potentiellement productrice au sein de consolidation des normes du « sexe »<sup>21</sup>.

Pour Butler, le sujet est rendu possible par cette répétition, qui lui confère également une condition temporelle. Il est autorisé par ces constructions, sans toutefois être déterminé par celles-ci. L'ambivalence qui découle de ce flottement représente néanmoins la possibilité de repenser les termes à partir desquels le sujet arrive ou non à se développer<sup>22</sup>. Les catégories sexuelles et de genre, qui cherchent à définir des identités par des caractéristiques cohérentes, se trouvent quant à elle confrontées à cette ambivalence, puisque la performativité discursive court-circuite toute tentative de fixer de façon permanente et totale l'identité de référence : « L'itérabilité souligne le statut de non-identité à soi de ces termes ; l'existence d'un dehors constitutif signifie que l'identité a toujours besoin de ce que précisément elle ne peut tolérer<sup>23</sup>. » Par ailleurs, le sujet — le « je » — ne peut s'exprimer comme tel que s'il a au préalable été socialement reconnu, puisque la reconnaissance sociale est une condition de la formation du sujet. Comme elle ne peut être entière, la formation du sujet est forcément précaire et partielle.

Ces considérations ne sont évidemment pas sans intérêt pour le mouvement queer. Le terme « queer », utilisé à l'heure actuelle comme point d'ancrage théorique et pratique, a cela d'ambigu qu'il ne peut se fixer à une définition ni correspondre totalement à celles et à ceux qui s'y réfèrent. À la manière de ce à quoi il renvoie, il « ne peut qu'être réutilisé, tordu, rendu étrange [*queered*] par rapport à un usage antérieur, et en vue de fins politiques urgentes et

---

<sup>21</sup> Judith Butler (2019), *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe*, 2<sup>e</sup> éd. (*Bodies That Matter: On the Discursive Limits of Sex*, 1993), traduit par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, p. 28.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 276.

proliférantes<sup>24</sup> ». En raison de l'évolution rapide et imprévisible de la pensée queer, il semble en effet logique d'entrevoir l'adoption future de termes nouveaux pour la décrire. Cela dit, le terme actuel se démarque par sa capacité à générer, à partir de son histoire d'abjection<sup>25</sup>, une réelle affirmation politique — ainsi qu'une remise en question des normes sexuelles —, alors que son utilisation passée visait à rejeter cette possibilité d'affirmation.

C'est d'ailleurs de ces normes qu'il est question dans *Défaire le genre*, ouvrage ultérieur de Butler, alors qu'elle explore ce qui pourrait survenir si on démantelait les normes sexuelles et de genre. La question de la reconnaissance surgit d'entrée de jeu, puisque le genre et le désir semblent tous deux portés vers un besoin d'être reconnus. Toutefois, les normes qui régissent la possibilité de reconnaissance posent parfois problème :

Je peux avoir l'impression de ne pas pouvoir vivre sans une certaine reconnaissance, mais je peux aussi avoir l'impression que les termes par lesquels je suis reconnue rendent ma vie invivable. C'est à cette intersection qu'émerge la critique, le mot critique désignant ici une remise en question des termes par lesquels la vie est contrainte<sup>26</sup>.

Parmi ces termes se trouve la corporalité, le corps représentant à la fois ce qui relève de l'intime et ce qui est présenté au monde extérieur, dans une forme de coexistence entre vulnérabilité et agentivité. Pour Butler,

Le corps a toujours une dimension publique ; constitué comme un phénomène social dans la sphère publique, mon corps est et n'est pas le mien. Offert aux autres depuis la naissance, portant leur empreinte, formé au creuset de la vie sociale, le corps ne devient que plus tard, et avec une certaine incertitude, ce dont je revendique l'appartenance<sup>27</sup>.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>25</sup> Le terme « queer », qui signifie littéralement « étrange » ou « bizarre » en anglais, a longtemps été utilisé à titre d'injure adressée aux personnes homosexuelles. Ce n'est qu'au cours des années 1990 que ces dernières se le sont réapproprié.

<sup>26</sup> Butler (2016), *op. cit.*, p. 14.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 38.

La quête d'autonomie apparaît ainsi problématique en ce qu'elle s'inscrit forcément dans un contexte où notre corps n'existe socialement que par les contacts que nous avons entretenus avec les autres. Néanmoins, le corps peut devenir un territoire de résistance à une norme comme celle du genre, « une forme de pouvoir social qui produit le champ intelligible des sujets et un dispositif par lequel la binarité du genre est instituée<sup>28</sup> ». Cette binarité en tant que norme est en fait une idéalisation, illustrée par des pratiques réitérées. En fait, pour persister, une norme doit être sans cesse actualisée dans la pratique, par des rituels sociaux exercés au quotidien. Son effet en est un de régulation, puisque la norme a pour effet de rendre conforme, voire d'exercer un contrôle, pour reprendre le vocabulaire de Foucault, tout en donnant à voir une sorte de lien social entre celles et ceux qui en acceptent les termes :

Puisqu'il se pourrait bien que, lorsque nous parlons de ce qui nous lie en tant qu'humains et des formes de discours ou de pensée que nous tentons de développer afin de trouver un lien commun, nous cherchions inévitablement recours auprès de relations socialement instituées, relations qui ont été formées au fil du temps et qui ne nous donnent un sentiment de « commun » qu'en excluant ces vies qui ne rentrent pas dans le cadre de la norme. En ce sens, nous voyons la « norme » comme ce qui nous lie, mais aussi comme ce qui ne crée l'unité que par une stratégie d'exclusion<sup>29</sup>.

Suivant cet argument, on peut affirmer qu'il n'est pas envisageable de vivre à l'écart des normes, mais qu'il est également inacceptable de ne pas les remettre en question. C'est précisément à cet endroit que s'ouvre le domaine de la lutte queer.

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 288.

### 2.3 Polymorphie, reterritorialisation, résistance : les trajectoires plurielles des sujets queer

Dans *The Argonauts*, Maggie Nelson propose une réflexion sur le fait queer à travers le récit de sa propre histoire d'amour et de sa maternité, dans un texte qui échappe en lui-même à toute catégorisation de genre, quelque part entre autobiographie, carnet et essai. Pour Nelson, si le langage peut s'avérer incapable de nommer l'innommable, il a toutefois la capacité de redonner un chaque fois un sens nouveau aux paroles formulées, comme on peut le voir lorsqu'elle cite Roland Barthes : « The very task of love and of language is to give to one and the same phrase inflections which will be forever new<sup>30</sup>. » Comme l'Argonaute qui modifie les pièces de son bateau sans pour autant changer son nom, le fait queer semble pouvoir être défini par ce renouvellement constant, mais également par l'indétermination et l'absence de destination. Il n'en demeure pas moins que les mots arrivent difficilement à dire exactement ce qui sort de la norme et courent le risque d'être employés à mauvais escient :

Words change depending on who speaks them; there is no cure. The answer isn't just to introduce new words (*boi, cis-gendered, andro-fag*) and then set it out to reify their meaning [...]. One must also become alert to the multitude of possible uses, possible contexts, the wings with which each word can<sup>31</sup>.

Nelson poursuit sa réflexion en abordant la question de la maternité, perçue de part et d'autre comme un rite proprement hétérosexuel. Pour elle, la grossesse en elle-même a plutôt quelque chose de queer, puisqu'elle altère drastiquement l'état habituel d'une femme et le rapport d'intimité qu'elle entretient avec son propre corps. En tenant compte de cette étrangeté profonde, il lui semble incongru de l'associer à une forme de conformisme<sup>32</sup>. Par ailleurs, le

---

<sup>30</sup> Maggie Nelson (2016), *The Argonauts*, Minneapolis, Graywolf Press, p. 5.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

concept même de la famille nucléaire peut être repensé et recontextualisé. Le problème se trouve toutefois du côté de l'autorité et des choix discursifs, alors qu'on peut se demander qui a le droit de dire autrement la famille, et comment celle-ci peut être énoncée. C'est par ailleurs ce même problème auquel on fait face chaque fois qu'on cherche à remettre en question une norme établie. Si je souhaite repenser la manière d'écrire un roman, ces deux questions m'habitent invariablement : Comment devrais-je m'y prendre exactement ? Ai-je la légitimité de le faire ? À la première question, je tenterai de répondre dans le chapitre suivant. À la seconde, il me semble impossible de répondre sans risquer de déplaire à certains des quelques lecteurs de ce mémoire, soit en paraissant trop pompeux en m'octroyant arbitrairement une quelconque autorité littéraire, soit en faisant preuve d'une modestie qui ne peut que sonner faux, puisqu'il n'y a absolument rien de modeste dans la création. Voilà pourquoi je reviens plutôt à Nelson.

Plus loin dans son récit, alors qu'elle explique que son partenaire et elle se sont mariés en 2008, la veille du vote qui allait faire adopter la Proposition 8 visant à interdire le mariage entre partenaires de même sexe en Californie, Nelson soulève les tensions qui entourent la question du mariage et d'autres institutions fortement hétérocentrées :

There's something truly strange about living in a historical moment in which the conservative anxiety and despair about queers bringing down civilization and its institutions (marriage, most notably) is met by the anxiety and despair so many feel about the failure or incapacity of queerness to bring down civilization and its institutions, and the frustration of the assimilationist, unthinkingly neoliberal bent of the mainstream GLBTQ+ movement, which has spent fine coin begging entrance into two historically repressive structures: marriage and the military. [...] If there's one thing heteronormativity reveals, it's the troubling fact that [citant Leo Bersani] *you*



*can be victimized and in no way be radical; it happens very often among homosexuals as with every other repressed minority*<sup>33</sup>.

Les personnes queer peuvent en quelque sorte emprunter l'une ou l'autre de ces avenues : rechercher coûte que coûte l'accès aux institutions actuelles, malgré leur caractère fondamentalement répressif ou, au contraire, opter pour le rejet ou la transformation radicale de ces mêmes institutions, en dépit de l'ampleur de la tâche et de l'imposant désavantage numérique. C'est vers cette dernière posture que je suis naturellement porté depuis aussi longtemps que je me souviens, bien que mon apport se situe davantage dans la sphère de l'intime que dans l'espace public. Je ne veux pas avoir d'enfants. Je ne veux surtout pas me marier. Je ne cherche pas à me définir par des traits identitaires délimités et cohérents. Je crois profondément qu'il n'existe rien d'immuable. Nelson avance justement l'idée selon laquelle la société dicte la nécessité de résolution, mais pour certains l'irrésolution est nécessaire. Pour plusieurs personnes queer, le devenir ne mènerait pas forcément à un devenu, mais plutôt à un retournement constant, souvent vers soi.

L'identité apparaît dès lors comme une fiction contingente, temporaire, qui dépend par ailleurs du pouvoir en place. D'une théoricienne à l'autre, bien qu'il soit ardu de définir les caractéristiques du sujet queer, on retrouve à tout le moins certaines constantes :

[Leurs travaux] réfèrent à l'idée d'une fluidité, d'une suspension de l'identité ; à la remise en question de la viabilité et de l'utilité politique des catégories de l'identité sexuelle ; à la transgression des normes sexuelles, à la multiplication des identités et des pratiques marginales<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>34</sup> Colette St-Hilaire (1999), « Le paradoxe de l'identité et le devenir-queer du sujet : de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe », *Recherches sociologiques*, vol. 3, p. 27.

Les personnes queer auraient ainsi pour particularité commune leur tendance à l'irrésolution identitaire, les catégories identitaires apparaissant comme les outils régulateurs d'un système d'oppression. Si les personnes queer les plus radicales proposent un rejet en bloc des catégories identitaires, la majorité se rallie davantage à une approche stratégique de déconstruction, considérant qu'il est préférable « d'identifier les versions [des identités] qui pourraient être politiquement dommageables ou au contraire constituer une ouverture de l'espace politique<sup>35</sup> », plutôt que de tout rejeter et de créer paradoxalement une contrainte de la non-identité. Ainsi, les sujets queer s'inscrivent dans un devenir qui invite au mouvement, à la réorganisation et à la mutation des catégories identitaires. Leur position marginale leur offre d'innombrables possibilités de remise en question des identités sexuelles et de genre, des régimes de savoir, des modalités de construction du sujet, etc.

## 2.4 Paramètres d'une société contra-sexuelle

J'ai choisi de poursuivre ce chapitre en abordant le *Manifeste contra-sexuel* de Beatriz/Paul B. Preciado (2011), qui dresse les principes d'une société libérée de l'hétérosexualité, des normes de genre et des rôles traditionnels, en raison des traits communs que j'y retrouve avec mon propre projet d'ébauche d'une poétique narrative queer. En d'autres mots, nous avons en commun de vouloir définir les principes et paramètres du projet queer que nous défendons. Chez Preciado, ceux-ci se déclinent sous la forme de treize articles et d'un engagement nommé contrat sexuel, qui comprend le refus de relations sexuelles naturalisantes, de tout rapport de pouvoir inégal et du droit de propriété sur le sperme, sur les productions utérines ou sur le

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 36.

corps produit par la reproduction<sup>36</sup>. À la manière de Butler, Preciado voit le genre comme une série d'actes performatifs qui prennent l'apparence de vérités biologiques à force de répétition, pour ensuite en appeler au rejet des normes imposées par l'hétérosexualité obligatoire. Les articles stipulent quant à eux, entre autres, que les codes de genre seront désormais des registres ouverts, que les nouveaux corps devront porter des noms échappant aux marques de genre, que la famille nucléaire sera abolie et que des politiques et des pratiques contra-sexuelles seront progressivement intégrées. Évidemment, lorsqu'on lit que les hormones, les organes et les réactions physiques sexuelles seront considérées comme des métaphores politiques et que les institutions médicales hétéronormatives ne devront plus les contrôler, on comprend la position radicale — pour ne pas dire dystopique — de Preciado, mais j'y vois au même moment le tracé d'une forme de poétique. Dans cette société contra-sexuelle, les godes sont un langage à part entière, alors que la godotectonique est la contre-science étudiant l'origine, la formation et l'utilisation du gode, « qui localise des technologies de résistance dans les cultures [hétérosexuelles et homosexuelles], qu'on peut renommer "godes" par extension<sup>37</sup>. » Comme tout langage, le gode s'exprime par des pratiques variées, dont l'objectif est d'illustrer ses différentes possibilités, révélant au passage la teneur parodique de l'hétérosexualité.

Preciado fait référence à Foucault en expliquant le rôle de la technique dans la construction des identités sexuelles. En effet, la technique agit comme une forme de micropouvoir productif « qui opère non pas de haut en bas mais qui circule à chaque niveau de la société (du niveau abstrait

---

<sup>36</sup> Beatriz/Paul B. Preciado (2011), *Manifeste contra-sexuel*, 2<sup>e</sup> éd., traduit par Marie-Hélène Bourcier, Paris, Balland, (coll. : « Modernes »), p. 30-31.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 42.

de l'État à celui de la corporalité)<sup>38</sup> ». Le contrôle s'exerce non pas par la répression, mais plutôt par la production des désirs qu'on croit naturels et qui, à force de répétition, forment des identités sexuelles. L'essentialisme et le constructivisme, auxquels renvoie toujours davantage la distinction entre sexe et genre, ont tous deux un fondement métaphysique, puisqu'ils découlent du présupposé selon lequel le corps possède un code initial, une vérité profonde. Pour Preciado, réfléchir sexe et genre en tant que technologies permet d'invalider cette fausse contradiction entre essentialisme et constructivisme, considérant qu'il ne s'agit pas là de zones exclusives. Selon la posture contra-sexuelle, on s'intéressera plutôt à la relation technologie/corps et « au fait que la technologie incorpore<sup>39</sup> ».

Dans un article publié ultérieurement, Preciado nomme sexopolique le lieu de création où s'érigent de nombreux mouvements — féministe, homosexuel, etc. — transformant les minorités sexuelles en multitudes qui deviennent à leur tour queer. On procède alors à une déterritorialisation de l'hétérosexualité, sur le plan urbain comme sur le plan corporel, qui exige du corps qu'il résiste aux processus voulant le normaliser : « Parce que la multitude queer porte en elle, comme échec ou résidu, l'histoire des technologies de normalisation du corps, elle a aussi la possibilité d'intervenir dans les dispositifs biotechnologiques de production de subjectivité sexuelle<sup>40</sup>. » Preciado recense en fait quatre stratégies politiques queer, en commençant par la dés-identification, c'est-à-dire la dissociation sexe/genre destinée à contrer l'exclusion. Viennent ensuite les identifications stratégiques, qui reviennent à transformer des identifications négatives — fif, gouine, etc. — en « sites de production d'identités résistant à la

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>40</sup> Beatriz/Paul B. Preciado (2003), « Multitudes queer : notes pour une politique des "anormaux" », *Multitudes*, vol. 12, p. 21.

normalisation, attentives au pouvoir totalisant des appels à “l’universalisation”<sup>41</sup> ». De telles stratégies hyperidentitaires et post-identitaires, dont se méfiait notamment Foucault en y voyant un risque de ghettoïsation, tirent leur force politique de leur aptitude à transformer des positions abjectes en lieux de résistance à la domination blanche, coloniale et hétérosexuelle. La troisième stratégie est le détournement des technologies du corps. Celle-ci donne lieu à des réappropriations des discours de la pornographie et de la médecine qui ont construit le corps *straight* et le corps déviant, ainsi que des formes de subjectivation sexopolitiques. Enfin, la dernière stratégie présentée est la dés-ontologisation du sujet de la politique sexuelle. Dès les années 1990, on constate une attaque envers la naturalisation du concept de féminité, ainsi qu’une critique radicale du sujet unitaire du féminisme, hétérocentrique et hégémonique. Les multitudes queer sont en fait le résultat de cette confrontation du féminisme avec lui-même. Du côté des mouvements de libération homosexuels, les objectifs d’obtention de droits égaux ont mené à une normalisation et à une intégration de l’homosexualité dans la culture hétérosexuelle dominante, avec des politiques visant le droit au mariage, l’adoption, la transmission du patrimoine, etc. Des minorités sexuelles ont toutefois réagi « contre cet essentialisme et cette normalisation de l’identité homosexuelle<sup>42</sup> », en remettant en question la validité de l’identité du concept d’identité sexuelle comme base de l’action politique, et en lui opposant bon nombre de divergences, par exemple l’ethnicité, l’âge, etc. L’homosexualité produite et délimitée par la *scientia sexualis* a éclaté et « s’est vue débordée par une multitude de “mauvais sujets” queer<sup>43</sup> ». Ainsi, on constate que la politique des multitudes queer est née d’une opposition à la normalisation des identités et d’une dés-ontologisation des sujets au cœur

---

<sup>41</sup> *Id.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>43</sup> *Id.*

de la politique identitaire, alors qu'elle s'oppose non seulement aux institutions politiques, mais également à l'épistémologie *straight* qui domine encore le domaine scientifique.

## 2.5 Échec, oubli et autres détours queer

Dans *The Queer Art of Failure* (2011), Halberstam cherche à démanteler la logique du succès et de l'échec, en proposant l'échec tel que perçu par la culture hégémonique comme une occasion de vivre mieux, par la créativité ou la coopération, par exemple. Si la société contemporaine ne jure que par le succès, lequel relève de l'optimisme de chacun, cela revient également à dire que l'échec dépend uniquement de la volonté individuelle. Cette manière de voir les choses est illusoire, car elle exclut d'emblée un ensemble de facteurs cruciaux : l'origine ethnique, le genre, la classe sociale, etc. Pour Halberstam, les pessimistes peuvent en réalité tirer profit de l'échec : « Relieved of the obligation to keep smiling through chemotherapy or bankruptcy, the negative thinker can use the experience of failure to confront the gross inequalities of everyday life.<sup>44</sup> » L'ouvrage s'intéresse par ailleurs au système académique, qui exige des respecter des codes et des méthodes disciplinaires, de telle sorte qu'il entrave la pensée divergente. Pour Halberstam, les champs disciplinaires doivent être repensés, car ils n'arrivent plus à répondre aux enjeux du XXI<sup>e</sup> siècle ni aux intérêts de nombreux étudiants, ce qui fait que l'innovation émerge fréquemment de celles et de ceux qui ont échoué dans le système académique et qui l'ont déserté pour tracer leur propre chemin. Halberstam en appelle à des formes de savoir libérées des carcans disciplinaires : « Illegibility may in fact be one way of escaping the political manipulation to which all university fields and disciplines are subject. [...] We may, ultimately,

---

<sup>44</sup> Judith/Jack Halberstam (2011), *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, p. 4.

want more undisciplined knowledge, more questions and fewer answers<sup>45</sup>. » Sont également relevées les pistes d'action suivantes : refuser la professionnalisation, forger une collectivité, se retirer hors des murs de l'université, résister à la maîtrise, privilégier le naïf ou l'incongru, et remettre en question la mémorialisation. La *low theory* apparaît comme une approche théorique contre-hégémonique, car elle puise ses sujets dans une zone indisciplinée de la production de savoir<sup>46</sup>. Halberstam affirme également que l'enfance est essentiellement une expérience queer. Les programmes éducatifs et l'encadrement parental sont ainsi conçus de manière à façonner les identités sexuelles et de genre des enfants, pour les amener à correspondre aux normes existantes. En d'autres mots, *on ne nait pas straight, on le devient*. Mais comment redevient-on queer, au juste ? Pour Halberstam, l'oubli permettrait la réinvention, en contrecarrant les récits de développement et de progrès typiques de l'hétéronormativité :

De-linking the process of generation from the force of historical process is a queer kind of project: queer lives seek to uncouple change from the supposedly organic and immutable forms of family and inheritance; queer lives exploit some potential for a *difference in form* that lies dormant in queer collectivity not as an essential attribute of sexual otherness but as a possibility embedded in the break from heterosexual life narratives<sup>47</sup>.

L'oubli ouvre ainsi la porte à la nouveauté, en libérant des contraintes propres aux concepts de lignée, de famille et de tradition. L'idéologie de la famille me semble en effet être une entrave à la recherche d'autres manières de penser les relations et les unions, mais également les notions de genre et de sexualité. Les sujets queer empruntent différentes voies pour rejeter le modèle dominant et pour lui substituer un modèle relationnel qui favorise les rapports d'égal à égal plutôt que la hiérarchie associée au modèle familial. La temporalité queer apparaît alors comme

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 70.

une manière de concevoir l'avenir en rupture avec les notions hétéronormatives du temps et de l'histoire.

En ce qui a trait à l'échec, Halberstam affirme qu'il représente un champ d'opportunités pour le sujet queer et qu'il fait partie intégrante de l'esthétique queer :

Heteronormative common sense leads to the equation of success with advancement, capital accumulation, family, ethical conduct, and hope. Other subordinate, queer, or counterhegemonic modes of common sense lead to association of failure with nonconformity, anticapitalist practices, nonreproductive life styles, negativity, and critique<sup>48</sup>.

L'échec représente donc une manière pour le sujet queer d'exprimer sa différence en s'appropriant l'absurdité et la contre-productivité auquel il est épistémologiquement associé.

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 89.



### CHAPITRE 3. ÉCRIRE LE SUJET QUEER

« I'm not the kind of faggot who wants to put a  
rainbow sticker on a machine gun. »

CAConrad

La création narrative arbore plus souvent qu'autrement les traits d'un chantier de construction. L'autrice ou l'auteur se fait à la fois architecte, planifiant méticuleusement chaque détail esthétique et conceptuel de la structure à venir, ingénieure ou ingénieur, élaborant la mécanique de l'action et les traits de l'engrenage propres à chaque personnage, ainsi qu'ouvrière ou ouvrier, exécutant le travail d'écriture qui permettra de concrétiser le plan tracé. Cette métaphore de la construction pourrait également s'appliquer à la notion d'identité, laquelle est généralement vue comme le produit fini, le résultat d'un travail d'élaboration sur une période s'échelonnant en théorie de l'enfance à l'âge adulte. Si cette perception semble bien établie, on constate néanmoins l'émergence contemporaine de pratiques qui la problématisent ou qui s'y opposent directement, en particulier celles mises en lumière par la théorie queer.

Dans ce chapitre, je tenterai, dans un premier temps, de définir les caractéristiques queer susceptibles d'être transposées textuellement. Par la suite, je formulerai l'ébauche de ma poétique narrative queer, afin de baliser ma démarche créative.

### 3.1 Principes de mise en récit du sujet queer

« La prise de parole des minoritaires queer est un avènement non tant post-moderne que post-humain : une transformation dans la production, la circulation des discours dans les institutions modernes (de l'école à la famille en passant par le cinéma ou l'art), et une mutation des corps. »

Beatriz/Paul B. Preciado

Comment écrire le sujet queer ? Comment rendre compte par la fiction narrative à la fois des thèmes qui l'habitent et des formes que peut emprunter leur expression ? Sur le plan thématique, la réponse paraît évidente, puisque le genre narratif ne refuse aucun propos, offrant une liberté presque totale au travail de l'autrice ou de l'auteur. L'enjeu se retrouve selon moi du côté formel, car rendre compte des particularités des sujets queer signifie de construire une œuvre qui rejette ou qui détourne les codes des genres littéraires. Créer un roman queer pourrait donc revenir à créer tout sauf un roman. Afin de me permettre d'élaborer ma propre poétique narrative queer, laquelle orientera la rédaction partielle du roman présenté dans la seconde partie de ce mémoire, il importe avant tout de circonscrire les principales caractéristiques de la formation du sujet queer à partir desquelles je travaillerai.

Je retiens d'abord l'irrésolution, c'est-à-dire le devenir plutôt que l'être, au cœur de la conception de soi des personnes queer. Maggie Nelson souligne la tendance queer à l'irrésolution identitaire, puisque les catégories identitaires sont associées directement au système d'oppression. En lien avec cette idée, la création peut pour sa part permettre de chasser toute fixité, de ne jamais atteindre une conclusion quelconque, de ne jamais fermer les yeux.

Réarranger le réel par l'écriture, c'est également percevoir tout ce qui influence notre conception des choses, des images impossibles qui s'incrudent en nous et que nous tentons systématiquement de reproduire, la plupart du temps sans en avoir conscience. Je ne vois pas de meilleure manière de sortir d'un système répressif que d'en déconstruire les codes et les normes.

Je propose d'utiliser le récit non pas pour donner de la cohérence à l'identité du personnage, comme le suggère Ricœur, mais plutôt, au contraire, pour se défaire de toute cohérence identitaire par une narration fragmentée. Si Preciado nomme la dés-ontologisation du sujet comme l'une des principales stratégies politiques queer, je propose à mon tour de l'appliquer à ma stratégie narrative queer. En échappant à la catégorisation identitaire, le personnage du roman devient un « mauvais sujet » au regard des normes de genre et s'oppose implicitement à l'épistémologie hétéronormative — masculiniste — qui domine le domaine et les institutions littéraires occidentaux.

Cela m'amène à la prochaine caractéristique relevée, à savoir la propension à réinterpréter les normes existantes, à les déformer, à les parodier. Conscient que les normes persistent dans la mesure où elles sont actualisées dans la pratique, par des rituels sociaux exercés au quotidien, le sujet queer admet que leur rejet total relève de l'utopie. Les normes deviennent donc un matériau à réinterpréter, tout comme les codes narratifs, legs d'une histoire littéraire dominée par des hommes blancs hétérosexuels, peuvent être détournées de leurs utilisations premières : « [L]e queer apparaît avant tout comme une stratégie oblique permettant de court-circuiter les normes en vigueur — en commençant certes par les normes hétéronormatives,

mais sans cependant s'y restreindre<sup>1</sup>. » En recourant à des pratiques queer comme le « freak » et le « drag », qui exposent l'exclusion ou qui parodient les normes existantes, les sujets queer font acte de résistance à la normalisation par l'affirmation de leur différence. Appliqué à la création, le « freak » pourrait notamment se traduire par le récit d'évènements choquants ou tabous, alors que le « drag » pourrait amener à exploiter les éléments paratextuels du genre narratif tout en enfreignant ses codes traditionnels.

Parmi ces codes se retrouvent les procédés narratifs, dont ceux qui se rapportent au temps et aux moments de la narration. La conception linéaire du temps, illustrée dans la structure globale des schémas narratifs, n'est peut-être rien d'autre que le produit d'une idéologie dominante : « Penser l'histoire selon la flèche du progrès, c'est la soumettre à l'idée reproductive et donc hétéronormative du modèle familial et des générations<sup>2</sup>. » Le sujet queer revendiquerait pour sa part le droit à l'anachronisme pour se définir en dehors des contraintes de la temporalité dominante. Pour écrire un roman queer, il m'apparaît primordial de perturber la chronologie du récit et de l'action, tout en rejetant les principes du schéma narratif menant de la situation initiale au dénouement. Si Ricoeur affirme que l'identité du personnage est le résultat du transfert de la mise en intrigue de l'action sur lui, je propose au contraire une subjectivité queer qui n'est pas conditionnée par le récit et qui ne se limite pas à la question identitaire.

---

<sup>1</sup> Ingrid Luquet-Gad (2018), « Queer, freak et drag : l'art du présent a enfin son livre », *Les Inrockuptibles*, [En ligne], <<https://www.lesinrocks.com/2018/03/18/arts/arts/queer-freak-et-drag-lart-du-present-enfin-son-livre/>>, page consultée le 28 juin 2019.

<sup>2</sup> *Id.*

Enfin, pour reprendre les termes de Halberstam, ce projet d'écriture du sujet queer doit se libérer des carcans disciplinaires en refusant de se soumettre au principe de lisibilité. Le roman queer ne peut qu'être insoluble, dépourvu de dénouement. Ses personnages ne peuvent se laisser piéger dans l'idéologie *straight* du développement de soi. Les liens générationnels doivent être défaits et oubliés pour que s'exprime une conception queer des rapports humains et de la temporalité.

### 3.2 Poétique narrative queer

Les paragraphes qui suivent représentent les balises que je me suis données pour diriger mon travail d'écriture, à partir des caractéristiques de la construction du sujet queer exposées plus haut.

I. Il appartiendra au lectorat de réaliser par lui-même le travail de reconstruction temporelle, à moins bien sûr qu'il accepte de ne pas se réfugier dans une recherche perpétuelle de la linéarité, qu'il accepte de « répudier et de surmonter la philosophie spontanée de la temporalité dont la représentation romanesque [...] est la manifestation la plus typique<sup>3</sup> ». J'ai choisi de recourir à la déchronologie par opposition aux schémas narratifs conventionnels, mais également par résistance à l'obligation sociale d'être tourné vers le devenir. La mort de la mère du protagoniste sera en fait une manière symbolique de se libérer du carcan familial normatif, donc de pouvoir se construire autrement, en dehors du principe des générations, fortement lié à celui de la temporalité linéaire. Malgré leur première apparence, les chapitres adoptant une

---

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu (1998), *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, (coll. : « Points : Essais »), p. 531-532.

forme narrative plus conventionnelle bousculeront les attentes de lecture en n'offrant pas de réelle continuité narrative ou temporelle. Les temps de verbe varieront entre le présent et le passé, et le mode conditionnel sera utilisé stratégiquement par endroits.

II. La structure de base, la « biologie » de l'œuvre, sera celle du roman, et le paratexte indiquera « roman », comme le « paratexte » d'une personne pointe vers les identifications « mâle » ou « femelle ». Néanmoins, les genres littéraires se confondront entre roman, nouvelle, récit et poésie, et des illustrations apporteront un aspect transdisciplinaire au projet. Mon objectif est de créer une œuvre transgenre, c'est-à-dire qui perturbe l'ordre établi entre les genres, qui procède à leur détournement. Les genres littéraires ne sont-ils pas également un régime de savoir-pouvoir, des normes dominantes ? On les oppose les uns aux autres, et ce, dès l'éducation secondaire. On apprend à reconnaître ce qui est poétique, ce qui est narratif et ce qui est dramatique à partir d'une série de caractéristiques externes et internes qui finissent par être pleinement intériorisées à force d'habitude. Et lorsqu'une œuvre nous semble plus difficile à catégoriser, on procède par élimination : on jugera alors que ce n'est pas du théâtre parce que ça n'a pas de dialogues ni de didascalies, comme on dirait : « ce n'est pas un homme parce que ça n'a pas de barbe ni de pénis. » La seule manière de sortir de ce cadre formaté semble être d'en détourner les codes, révélant par la bande leur caractère foncièrement factice. Les genres littéraires, comme les genres sociaux, ne représentent rien d'autre que des constructions sociales et ne révèlent par conséquent aucune essence préexistante. Voilà pourquoi mon roman remettra en question, par des pratiques textuelles éclectiques, l'appartenance à la catégorie « roman ». Considérant le caractère protéiforme du roman et sa capacité à se transformer, il sera nécessaire de faire preuve de finesse et d'audace pour réellement le « queeriser ».

III. L'énonciation posera problème, d'abord par l'alternance pronominale, mais également en ne permettant pas de définir un seul « je », un seul « tu », etc. La narration sera fuyante et on demeurera dans une confusion constante entre les narrateurs : parfois, ce sera le protagoniste initial qui s'exprimera ; parfois, ce sera un amant de passage qui monopolisera la parole ; et, parfois, ce sera une figure difficilement discernable. Par ailleurs, le registre variera constamment et n'hésitera pas à donner dans la prose poétique comme dans le trash, à refuser la censure et à explorer le « freak » et les tabous.

IV. Le texte sera queer, librement investi, façonnant sans cesse l'identité fluide du protagoniste et révélant l'illusion derrière la notion même d'identité. Le protagoniste ne portera aucun nom et aucun portrait physique n'en sera fait, afin de ne pas donner l'occasion au lecteur de s'en donner une image précise et, inconsciemment ou non, de le catégoriser à partir de ses propres schèmes mentaux. Je considère que l'identité est produite par le discours, donc chaque chapitre apparaîtra comme la possibilité de la reconstruire, de la dénaturer et de la tordre de tous les côtés, pour révéler sa vacuité. En se refusant au travail d'élaboration d'un soi cohérent et constant, notamment par le refus d'une introspection devant forcément mener à une forme d'aveu, le protagoniste résistera à ce que Kaufmann nomme le processus identitaire. Enfin, la complexité de la narration qui sera proposée reflétera pour sa part la complexité de la construction du sujet queer.

## **PARTIE II**

### **FUCK L'AVENIR**



où commence la fin de notre bohème  
franges étroites enserrant plaisirs incendies  
rives magnétiques  
confort opiacé  
je ne sais plus  
pourtant j'avais  
voulu  
pourtant voulais  
encore

## CE QUE TU SAIS DÉJÀ

je ne te prendrai pas par la main  
tu n'as pas besoin de moi

les mots répondent aux images  
répondent aux mots  
gisements éconduits

je suis seul à connaître les images  
elles ont surgi quelque part en moi  
m'appartiennent  
même si  
je n'ai pas à t'expliquer tout ça

je ne te prendrai pas par la main  
et tu comprendras tout

**BERCAIL**

Je le sais bien, je l'ai peut-être toujours su, en quelque sorte, la réalité, notre réalité, celle que nous nous sommes donnée, celle que nous avons tissée à même la fibre de notre imaginaire, ne sera jamais une possibilité, ne pourra jamais s'étendre au-delà du champ limité de nos visions jumelles. Nous sommes seuls depuis le début, seuls à bruler les images ordinaires, seuls à se battre contre la tiédeur des jours dupliqués.

Et nous jouons à vivre comme tout le monde joue à vivre, mais selon nos règles à nous, nos propres serpents, nos propres échelles, nos propres mouvements, décousus, nos propres esprits, indomptables, suspendus, majestueux.

J'ai mis du temps à saisir l'étendue de notre différence, à comprendre d'où nous venait ce besoin crucial de nous tenir à l'écart du temps, de survivre hors du présent de tous ces autres qui se racontent leurs ressemblances, leurs parcours parallèles, calculés, méthodiques, ces pantomimes pleins de leurs certitudes qui se nourrissent mutuellement par l'image d'eux-mêmes retrouvée dans le regard de l'autre, par l'ambition, affirmée de vive voix, encore et encore, de ne jamais cesser d'exister, parce qu'il faut exister, parce qu'ils veulent exister, pour ne pas s'effacer, pour ne pas se retrouver face à soi, face à rien.

Je n'ai jamais appris la peur de n'avoir plus rien dont je puisse avoir peur. Avec elle, j'ai appris à nager dans l'étendue de chaque absence. Avec elle, j'ai appris à être l'arbre et l'écorce de l'arbre. J'ai appris à être l'eau et l'air et le feu et le vent et tout ce dont j'ai besoin. J'ai appris à

assembler les pièces d'une histoire sans dénouement. J'ai appris à croire aux fictions parfaites qui s'impriment en moi et en toi aussi, et nous tenons tête au sol sous nos pieds comme des prophètes, des êtres qui ont compris que le monde est moins dur à porter de l'autre côté. Le mensonge est sublime. J'y nage depuis le début, il est inscrit en moi. C'est la beauté que tu as jetée par-dessus l'immonde. C'est une murale que tu n'as jamais cessé de peindre de toutes ces couleurs qui émanent de toi et qui ne voudraient plus rien dire sans toi. C'est une forteresse *ad vitam* pour que je ne voie rien d'autre que l'idéal, notre idéal, à toi et à moi, à nous, indivisibles.

Ma mère m'a toujours raconté des histoires impossibles dans lesquelles s'improvisaient des bêtes sordides pour lesquelles je me prenais d'affection. Elle créait de toutes pièces un récit pour chaque nouvelle nuit à affronter. Son imagination était sans fin, une galaxie de possibles contenue dans sa tête à la fois fragile et puissante. Elle m'impressionnait, moi, tout petit, et elle, si grande, géante.

Lorsque j'ai mis les pieds à l'école la première fois, je me suis tout de suite réfugié dans un coin de la classe et les pleurs ont éclaté, incontrôlables. L'enseignante a eu beau tenter de me consoler par tous les moyens, je la haïssais plus que quiconque, elle qui s'emparait de ma mère dans le tableau noir de chaque journée. Je pleurais de rage contre cette imposture. Je pleurais du sevrage de l'étreinte de ma mère. Je voulais retourner auprès d'elle et y rester jusqu'à ce que nous mourrions tous les deux, enlacés.

*ramer à contre-courant*

*peut-être s'affaïsser*

*dans un coup de vent rompu*

*inadéquat*

*sans histoire*

Je la suivais partout où elle allait. J'étais le prolongement naturel de son corps. Et nous repoussions au lendemain chacune de leurs attentes envers elle, envers moi.

*plus tard*

*toujours plus tard*

*pas encore*

*surtout pas encore*

*plus tard les yeux ouverts*

*plus tard l'ordre des choses*

*plus tard le décompte*

*plus tard l'angoisse*

*plus tard*

*juste un peu plus tard*

Quand nous devions remonter à la surface pour reprendre notre souffle, nous courions le risque d'être désormais visibles pour ceux qui se tiennent debout sur la rive, ceux qui nous

harponneraient depuis l'aveugle de leur regard, ceux qui de nos carcasses dépecées feraient de l'engrais, pour des jardins qui n'existeront jamais.

**SALUT**

je vous salue, moi marie, pleine de crasse

le seigneur entre mes cuisses

je suis bénie entre toutes les femmes

et j'essuie le fruit de mes entrailles, fruit béni

chienne marie, mère de personne

priez pour moi, pauvres pécheurs

maintenant, jusqu'à l'heure de notre mort

adieu

## SAFARI

Deleuze se précipitait agilement de mon portable au téléviseur, dans l'étroitesse d'un câble HDMI. Le couple et moi, on contemplait le vieil homme s'emporter contre le réductionnisme philosophique wittgensteinien. Je me disais que c'est beau, un bonhomme outré, et que plus tard j'aimerais être comme lui, mais que j'utiliserais des mots moins lourds pour des épaules érodées.

Benjamin et Elizabeth ont commencé à se lécher les lobes d'oreilles à mon insu. Deleuze m'absorbait tout entier dans son faisceau cathodique.

Juste avant, on jouait sur la console de Ben à un jeu qui consiste à faire rouler un amas d'objets, de débris, d'animaux et d'humains comme une boule de neige qui croît sans cesse, comme si on avait la prétention idiote d'arriver à cumuler et à posséder l'ensemble des choses abstraites.

Et juste après, Ben s'est métamorphosé en lion, lancé sur le matelas et, rugissant, s'agrippant au pied de lit en métal, implorait d'être secouru, peut-être pour nous dévorer par la suite, fidèle à sa nature animale nouvellement découverte. On a ri, Eli et moi, et lui, il a rugi plus fort, pour éventuellement oublier son identité et aller se chercher un verre d'eau.

Je me souviens très exactement de la lampe de la salle à manger, que j'ai aperçue en allant voir si Ben respirait encore. Je suis resté planté d'interminables minutes à la fixer, pour en comprendre les mouvements, les mandalas qu'elle créait sporadiquement et qui s'infusaient de



pigments toujours plus éclatants. Ben a interrompu ma transe et nous sommes retournés à la chambre, un peu plus nus, un peu plus désireux d'abécédaire.

Je me suis dit que ce serait beau, mourir ensemble cette nuit-là, juste un peu.

Mourir avant de s'endormir.

## JENNIFER

Ça faisait pas longtemps que j'étais au centre, mais je m'étais déjà assez acclimaté pour savoir que Jennifer, c'est vraiment un nom de BS. Et sa physionomie appuyait plutôt bien l'affirmation.

Quand tu te fais ramasser par des plus vieux que toi cinq minutes avant le premier couvre-feu, tu apprends assez vite à jouer tes cartes comme du monde. Mes cartes, c'était Jennifer. Le troisième jour, elle était déjà en amour avec moi, ça fait que ça m'a pas pris de temps avant de m'en servir pour me défendre.

Les gars de quatorze ans, ça veut juste se frotter la graine après tout ce qui bouge. Ça, je l'ai su le deuxième soir, quand Jérémie avec un E pis Karl avec un K m'ont réveillé avec leurs pénis dans ma bouche. J'ai mordu par réflexe, mais ça ne les a pas empêchés de continuer les soirs d'après. C'était pourtant clair qu'ils m'utilisaient juste parce qu'ils savaient que je dirais rien aux TS ni aux gardes. Pour m'en débarrasser et recommencer à faire des nuits complètes, j'avais besoin d'un stratagème. C'est là que Jennifer m'est venue à l'esprit.

En sortant d'une activité de groupe, j'ai promis à Jennifer que je serais son chum si elle acceptait de me rendre un service. En échange de mon amour semi-inconditionnel, elle devrait se laisser fourrer des deux bords par Jérémie avec un E pis Karl avec un K les lundis, les mercredis et les vendredis, y compris les jours fériés.

Jennifer a accepté sans que j'aie besoin de la convaincre. Elle était tellement excitée d'aller gueuler dans toutes les aires communes que j'étais devenu son chum.

La routine s'est vite installée dans notre couple. On se voyait sur l'heure du midi pour manger ensemble. Les mardis et les jeudis, on allait au gym. La fin de semaine, on regardait des films pis on jouait au Nintendo. Jennifer était aussi simple à entretenir qu'une plante verte. Je lui tenais la main dans le corridor, je l'embrassais sur la joue de temps en temps, pis c'est tout. Elle avait le bonheur facile, la p'tite.

Trois mois après mon arrivée au centre, le gros TS est débarqué dans le salon pour demander à Jennifer de le suivre jusqu'à son bureau. Ce jour-là, Jennifer a appris qu'elle était enceinte. Elle allait devoir partir pour un centre plus spécialisé.

Pis moi, j'allais devoir recommencer à sucer.

## NEIGES

Je ne savais pas encore que c'était le nom d'un parfum, celui que je humerais quelques années plus tard sur la coiffeuse de Mamie Bay. Je ne connaissais que l'excitation de la première fois et la crainte grandissant au fil des mois, alors que le froid s'imposait, toujours plus prenant, toujours plus violent. Les feux de bois s'amenuisaient après le coucher du soleil et nous dormions enlacés pour tromper l'engourdissement. Parfois je la serrais si fort contre moi qu'elle se réveillait pour grogner, et, plus vieux, mes étreintes lui laissaient les bras et les côtes bleuies.

Les premiers hivers se sont effacés de ma mémoire. Ceux dont je me souviens commencent à la troisième année de notre exil. Nous sortions seulement pour faire nos besoins et pour trouver de quoi manger, puis nous rentrions et ma mère calfeutrait le pied de la porte avec de la mousse ramassée avant les neiges de décembre.

Il fallait protéger l'espoir contenu dans chaque souffle chaud.

Notre seul ami se nommait Robert. Une fois par mois, Robert apparaissait dans le sentier près de notre maison, puis disparaissait avec maman pendant une heure ou deux, après qu'elle m'ait chassé vers le boisé. Je devais meubler le temps de l'abandon en cueillant des plantes ou en chassant des petites bêtes. L'hiver, je passais le temps en recherchant les branches de conifères les plus garnies, que je ramenaient pour isoler les fissures dans les murs et le toit de notre demeure.

Parfois j'espionnais Robert et maman par une fente dans le mur de sa chambre. Maman se tenait à quatre pattes comme une louve et Robert la tenait par les hanches pendant qu'il lui donnait des coups répétitifs. C'était toujours la même routine. Quand il avait poussé son long rugissement, Robert lâchait les hanches de maman et se détachait d'elle. J'observais avec fascination son gros pénis rigide, couvert de la merde ou du sang de maman, qui se dégonflait à toute vitesse pendant qu'il se rhabillait.

Dès que Robert repartait, je courais retrouver maman pour l'aider à ranger toutes les provisions qu'il avait apportées pour nous, terriblement excité à l'idée du festin qui nous attendait.

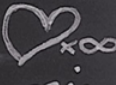

Ne mourez pas sans avoir exprimé votre musique & intérieure : comment j'ai grandi avec des parents spirituels.

Transformez votre COLÈRE en énergie positive :   
poser les limites et se faire RESPECTER!

Philosophie du coquelicot : prendre soin de soi pour  
Prendre soin des autres.     

Le processus de guérison : guide en 12 étapes pour apporter  
à votre vie AMOUR, SENS et PUISSANCE

Lâcher prise sans laisser tomber : le pouvoir de la pleine conscience

Être vraiment soi, aimer pleinement l'autre :   
la communication non violente  en couple et entre amis.




LA FORCE DE LA CONFIANCE : UNE THÉRAPIE POUR TROUVER  
SON 

Être bienveillant avec soi-même : pouvoir compter sur soi !

Le courage de dire OUI et de rendre l'impossible... possible

L'adoucissement : de la souffrance au mieux-être

 Agir et penser comme un       
miao miao miao miao miao miao miao miao miao miao

Love! Aimez-vous pour aimer mieux : le guide de coaching amoureux  
par la love coach TV préférée des Français   

L'Art de mettre les choses à leur place : une vie  
meilleure dans un espace ordonné

Le bonheur est déjà là : comment créer de l'espace pour l'accueillir dans votre vie

L'Univers veille sur vous : comment se sentir en confiance  
et en sécurité en TOUT TEMPS

Plénitude de l'instant : vivre en pleine conscience



## THÉRAPIE

Le 24 mai — je ne sais plus de quelle année —, j'ai voulu éponger les débordements de ma tête et je suis allé m'aventurer dans la section « Mieux-être » de la librairie au coin de la rue. Le corps vacillant, j'ai laissé mes yeux défiler le long des étagères, s'arrêtant brièvement sur des titres toujours plus nauséux.

Au fil de ces livres imbéciles, je me suis dit que mon existence ne pouvait pas être aussi terrible que celle des gens qui magasinent dans une pareille section. Il me fallait chercher ailleurs. Je me suis inscrit en psychologie à l'université avec l'espoir un peu débile de pouvoir apprendre à ne pas mourir.

De trimestre en trimestre, je suis devenu excellent pour conseiller les gens autour de moi. Isaac venait me voir pour me parler de ses angoisses protéiformes, Joëlle s'épandait sans cesse au sujet de son ex contrôlant, Artémis cherchait dans mes réponses un peu de substance pour se construire un semblant de confiance en elle.

Personne ne me demandait comment j'allais. Personne ne voulait s'aventurer là. Ils savaient probablement que la tâche était trop pénible à relever. Je devais dégager quelque chose d'inquiétant, derrière tous mes silences, derrière toute l'abstraction avec laquelle j'abordais mon histoire.

Je ne pouvais pas leur en vouloir de ne pas disposer de l'excès de volonté qu'il aurait fallu pour chercher à comprendre quelque chose de moi.

J'étais seul depuis le départ et je ne voyais pas comment les choses pourraient être différentes.



**DÉMEMBREMENT**

*Montréal, 15 vendémiaire*

*À peu près correct. Pour ce que ça veut dire. Le dos droit, les mains presque pas moites. La tête fixée au mur. Je vais bien. Je vais stable. Je vais comme il faut, comme il faut que ça aille. Les paupières shakent mais le regard est fixe, stallé, obstiné.*

*Étais-tu là quand je rampais jusque chez toi ? Étais-tu là quand je me prenais pour un ver de terre un jour de pluie, en espérant une porte ouverte ? Je voulais pas te faire peur. Je voulais pas défoncer la fenêtre du salon, avant de défoncer la fenêtre du salon. Je voulais juste un peu de chaleur entre deux sirènes de police, entre deux piétons mal habillés, entre deux ruelles trop souillées. Toi t'étais rien d'autre qu'une ombre oscillant derrière un paravent de chez ikea. Toi t'étais rien d'autre qu'une ombre.*

*Y'a quelque chose de beau dans le vide. Ils l'ont déjà dit, mais c'est toujours vrai. Dans mes dédales sur tes avenues, y'a le vide que je continue à parcourir. Je sais pas m'arrêter. Je sais pas être immobile*

*devant tout ce qui bouge pas. Je suis à peu près correct. Pis ça veut rien dire au fond.*

*J'y ai presque cru. Parce que j'avais soif. J'avais soif. La bouche sur l'asphalte, le cul enfoncé dans le néant, l'espoir dilaté. Mon cell vibrat pour des conneries pis tu disais rien, comme si tu t'en foutais, comme si tu savais que ça servait à rien de se battre contre mes conneries. Mais j'espérais quand même une phrase, une plainte, une crise, une volée. Y'a personne pour me remettre à ma place. Personne pour me faire pisser dans mes culottes. Personne pour que je me sente minuscule. Mon arrogance fuck le chien de toutes les fourrières aux alentours. Je sais pas pleurer comme du monde. Je sais juste faire semblant, faire comme si, faire plaisir.*

*Je tourne en rond, sans bouger, deux index pour vivre à ma place, pour faire office de colonne. Je voudrais que tu parles de ça, de mon caractère de chienne sale, de mes fuck you répétés en attendant que le temps passe. Je sais pas comment dire ce que j'ai à t'dire. Je sais pas ce que j'ai à dire de plus.*

*Te rappelles-tu la fois où j'ai fait par exprès pour vomir sur ton tapis, juste pour que tu te souviennes de moi chaque matin ? C'est pas facile, puker quand t'as rien mangé depuis des heures. Je suis dévoué, tu le vois ben. J'ai de la volonté à revendre. Je suis minable jusque dans la moelle.*

*La première fois, j'avais oublié ma montre dans le char. T'avais perdu les  
clés du char. Je t'haïssais tellement. Tu riais pendant que je t'envoyais  
chier. T'as jamais su suivre le tempo.*

*&*

## **LE COURS DES EAUX**

parce qu'il faut respirer chaque souffle traversé chaque houblon dégorgé entre la dérive et la  
noyade ne pas savoir remonter ne pas vouloir émerger la tête éperdue la gorge tendue depuis  
le sol tremblement malgré les bouches larmoiements les pieds qui tombent les pièces détachées  
des détours insolubles aux lèvres nouées sous nos corps nuées

## FOUTRE

Je l'ai tenue entre mes mains très longtemps, la première fois que j'ai compris le pouvoir qui s'y trouvait.

Enflée dans mes mains trop petites, je la voulais partout ; on voulait que je la cache. On, comme si la bêtise avait besoin d'un pronom.

Je voulais l'exposer à la planète entière, lui montrer ce sceptre émergeant de mes hanches, pénétrer la terre pour marquer mon pays.

Ma queue dominait mes pensées.

J'étais homme, j'étais immense et j'allais conquérir le monde à grands coups de bite.

Le conquérir avant que ma queue se dissipe. Au fil des poings. Des bouches. Des vulves. Des culs. De tout ce qui passera sur sa route.

Ma queue n'était pas seule. Personne ne la louangeait d'entre toutes les queues. Au fond, j'étais comme les autres, le pénis recroquevillé, dans toute sa normalité.

Et pourtant. Il a crié dans toutes les parois. Il a signifié sa présence dans d'innombrables bouches. Il a effusé, même, une fois.

Nous étions l'un sur l'autre, humides, bandés, trop bandés. Le désir cumulé comme un système de drainage dysfonctionnel. Ma bite était gorgée de sang et je voulais qu'elle soit partout sur lui, partout dans lui.

Un mouvement brusque, une friction superflue, les flots écarlates à profusion.

À vouloir trop accélérer, le prépuce s'est déchiré.

Tremblements, giclements, pressions manuelles, je bande encore, même vidé de sang,

Je bande encore.

*maman cuisinait tellement bien*

*ne m'en voulez pas            coït avorté*

*je mangeais trop tout le temps*

*pour le peu qu'il y avait*

*l'été nous mangions dehors*

*comme des rongeurs*

*sélectifs*

*le reste allait aux rongeurs*

*les vrais*

*nous étions de nature altruiste*

*parfois*

De ma bite à maman, il y avait pourtant des kilomètres. Sauf quand nous étions dans la même pièce. Mais nous ne nous intéressions pas à l'inceste. Ça n'aurait pas valu pas la peine. Maman était trop vieille pour enfanter. Inutile de chercher à préserver la lignée.

Il fallait seulement éviter de mourir.

## MISE À L'EAU

Ma mère s'éparpille sur le rivage, le seul qu'on a trouvé. Il fait beau pour la première fois depuis six ou sept mois, je ne compte plus. Elle a sorti tous les meubles, tous les vêtements et tout le reste de la maison.

Faut bien aérer. Faut faire semblant que la vie recommence, que c'est du neuf, que notre histoire n'est pas usée comme notre plancher, que tout peut reprendre son cours avec la marée, revenir avec la marée.

Je me faufile entre les écrevisses dans les crevasses de la batture. Le ciel a l'air pastel au printemps. Le fleuve est frette, je me baigne quand même, pour sentir l'eau salée, pour sentir enfin bon.

Maman parcourt le rivage des yeux. Personne au loin. Une exsufflation de soulagement. Faudra retourner entre les branches. Faudra faire les morts. Maman et moi, on est des comédiens.

Chaque printemps il faut recommencer l'inventaire de nos points de repère. Travailler le paysage. Tailler les branches délinquantes. Réaffirmer notre règne sur le monde immobile. On a l'avantage de l'intention et du muscle. On peut ordonner le décor.

*[craquement de feuilles au loin]*



Aujourd'hui je me suis souvenu de quelque chose de flou. Une odeur. Pas comme celle de l'eau montante. Pas comme celle du feu de brindilles Pas comme celles que je connais bien. Une odeur d'ailleurs que j'ai presque oubliée, mais qui éveille une sensation étrange en moi. Aujourd'hui j'ai senti un autre jour qu'aujourd'hui. Je n'ai rien dit. Je sais que ça ne se dit pas. Je sais pourtant que ça existe.

**RÉSIDUS**

*y'a pas grand chose icitte qui vaille la peine que tu reviennes  
pas une criss de soirée qui mériterait d'être racontée en abusant de l'adjectif épique  
trop de vide pour fitter entre mes doigts  
trop de nuits passées à attendre la prochaine  
y'a pas grand chose qui vaille la peine  
pis pourtant j'espère  
que tu sois assez con pour revenir  
glisser encore entre mes doigts  
redessiner ton souvenir dans chacune des fissures  
me décrire comme du monde  
jusqu'à la prochaine fois*

## STABAT MATER

Je suis la mère d'entre toutes les mères. Je suis la mère d'entre toutes les femmes. Ma chair a créé votre chair, mon souffle a insufflé votre souffle, ma douleur a forgé votre douleur.

*stabat mater dolorosa*

*juxta crucem lacrimosa*

*dum pendebat filias*

Regardez-moi. Regardez-vous en moi. Le corps gémissant, le corps fontaine de toutes les désolations. Je suis le moyen de votre fin, transpercée par la lance de l'ennemi, abandonnée dans la servitude continuelle.

*cuius animam gementem*

*contristatam et dolentem*

*pertransivit gladius*

Ne voyez-vous donc pas, filles innombrables, ma carcasse qui vous implore de vous soulever, de hurler votre colère orageuse, de rejeter toute soumission ?

*o quam tristis et afflicta*

*fuit illa benedicta*

*mater omnium feminarum*

*quæ mœrebat et dolebat*

*pia mater cum videbat*

*nati pœnas incliti*

Je suis la mère de toutes les femmes. Pour le salut de toutes mes filles, je me suis sacrifiée devant eux. J'ai exposé mes fêlures. Je les ai laissé fouiller mes entrailles. Mes viscères. Mon origine. J'ai abandonné ma force, pour que vous n'ayez plus jamais à abandonner la vôtre. Regardez-moi. Ne m'oubliez pas. Je suis la source de votre puissance.

*eia mater, fons amoris*

*me sentire vim doloris*

*fac ut ardeat cor meum*

*in amando matrem deam*

## CONFORTABLEMENT ENGOURDI

Depuis le temps que tu cherches à comprendre, le souffle commence à te manquer. Tu creuses dans le sable, inlassable, et le sable retombe aussitôt au fond du trou temporaire. Souvenir de catéchèse.

Aucune réponse cachée derrière la langue. Aucun fantasme de basse-cour. Les corps oxydés ont perdu la saveur et l'apparence de la saveur.

D'étranges émotions bousculent ta posture. Tes cadres de référence battent de l'aile. Ton épistémologie se fait fister solide. Petite bête fragile.

J'en ai connu, des enfants de chienne comme toi. Ça colonise les départements de littérature. Ça va pisser partout dans les soirées de poésie. Ça applaudit, oh oui, ça applaudit fort à part de ça. Faut surtout pas montrer sa vraie nature. L'alcool s'en chargera, anyway.

Depuis le temps que tu cherches à comprendre, le masque commence à décoller. Tu parles tout seul, infatigable, pendant que la vibration de tes cordes vocales t'engourdit tranquillement.

Sur une étendue d'eau immense, flottent les corps vacuïtés.

## PROCESSION

Isaac m'a parlé de sa famille ce soir. Pas normale, qu'il dit. Détraquée, toxique ou quelque autre adjectif du genre. Je crois qu'il n'aime pas beaucoup sa famille.

Isaac est né à Longue-Pointe-de-Mingan, dans le bout d'Havre-St-Pierre. Sa mère ne voulait apparemment pas de lui, mais l'avortement n'a pas fonctionné, qu'il m'a dit. L'utérus de sa mère ne voulait pas abdiquer devant l'eau savonneuse ni devant l'aiguille à tricot. La génitrice se serait donc résignée à tolérer cette présence indue dans ses entrailles, en se promettant de marquer chaque jour que verrait l'enfant d'une méchanceté gratuite, mais parfaitement méritée, si chose se peut.

Isaac a appris à marcher seul, dans le caveau de la vieille maison perchée sur un des buttons riverains qui longent la côte à cette hauteur-là. Isaac sortait de la maison les dimanches matins pour aller feindre la prière et observer, les yeux plissés, les autres villageois endimanchés pour l'occasion. Plus tard, alors qu'il venait de commencer l'école, il s'est mis à ne zieuter que les petites filles de cinq ou six ans sur les bancs d'église.

Le problème, c'est que les années ont passé et que ses cibles de choix sont demeurées similaires. À neuf ans, Isaac contemplait toujours les fillettes de cinq ans. À onze ans, il emmagasinait dans sa petite tête les images captées lors de la messe et se branlait tout l'après-midi en rêvant à Suzie, à Édith, à Marie-Anne, à Agathe et aux autres dont il connaissait les moindres traits exposés.

Isaac dormait toujours à part des autres, dans la cave ou dans l'armoire du salon. Sa mère ne lui portait presque plus attention, si ce n'est que pour lui demander d'aller aider son père sur le bateau. Ces moments passés au large, avec ce vieil homme qui ne lui parlait qu'à l'impératif et qui ne le touchait qu'avec une ceinture de cuir brandie comme une hache sur un bouleau, il les haïssait plus que tout. À plusieurs reprises, Isaac voyait défiler dans ses pensées des scénarios toujours plus obsédants pour se débarrasser de son père. S'il le poussait à l'eau et qu'il se noyait en mer, qui pourrait penser que ce n'était pas simplement un accident ? Sa mère, naturellement, elle qui passait ses journées à rechercher le moindre motif pour varlocher son bâtard de fils.

Un vendredi saint, tout juste avant la fin de la messe, Isaac s'est esquivé discrètement. Dans le hall de l'église, il s'est glissé dans le vestiaire pour se cacher du regard des autres. C'est juste après cela qu'il a kidnappé la petite Camille Bhérer, pour la violer derrière le presbytère, lui fendre le crâne contre la brique et la jeter dans la rivière, sa vulve et sa tête ensanglantées.

Quand le village a découvert le cadavre, Isaac s'est empressé de se rendre à la maison du maire Jomphe pour accuser son père du crime sordide. Moins d'une heure plus tard, Isaac se tenait debout face à sa maison, regardait par la fenêtre l'attroupement d'hommes du village venus sodomiser son père les uns après les autres, puis lui trancher la gorge avec un couteau à pain. Isaac se souvient encore très bien des cris particuliers de son père. *Y grouinait comme un cochon.*

Isaac m'a confié tout ça dans les chiottes du pavillon des arts. Je ne l'avais jamais vu avant d'uriner ce jour-là, et je ne le reverrais peut-être jamais.

## ÊTRE LÉSION

Son pénis devait mesurer six centimètres de moins que le mien. Court, mais à la largeur surdimensionnée, de sorte que je n'arrivais pas à joindre le pouce et l'index en l'enserrant, sauf en exerçant une pression qui faisait gonfler et rougir la partie supérieure. Son prépuce ne couvrait pas le premier centimètre de son gland. Curieux, j'ai tenté de le descendre, en vain ; il était trop étroit pour que j'arrive à le rabaisser jusqu'au frein. Mais j'étais entêté.

En l'étranglant avec ma main droite, j'ai pris la gauche pour tirer la peau en un seul mouvement décidé. Son poing droit m'a frappé la joue gauche dans la seconde suivante. Échu sur le plancher, je riais aux éclats. Du coin de l'œil, je pouvais voir des jets de sang désordonnés propulsés par sa bite. Une odeur fétide de smegma suggérait une longue fermentation.

Pendant qu'il expérimentait les symptômes usuels d'un état de choc, je me suis rhabillé et, fier du succès de mon entreprise, j'ai marché jusqu'au métro Préfontaine.

Le long du trajet, chaque fois que le métro s'est arrêté à une nouvelle station, j'ai pensé à la bite que je venais d'écorcher : le métro, lui, a freiné sans problème.



## ARYTHMIE

Elle est tombée sur le sable. Comme ça. Sans avertissement. Elle a murmuré seulement ce mot : « Arythmie ». Je l'ai trouvé beau, ce mot. Je n'ai pas compris comment un mot pouvait faire s'écrouler les jambes comme ça. Plus tard j'ai fouillé dans un dictionnaire, seul vestige de notre vie d'avant. Ça n'a servi à rien. Maman tremblait toujours. Maman avait encore du rythme.

Malgré ses crises devenues de plus en plus fréquentes au cours des mois qui ont suivi, elle demeurait au centre de tout ce qui avait un sens pour moi. Quelque chose menaçait de s'écrouler, de m'arracher mon seul repère. Je me réfugiais derrière les pins blancs encerclant la maison, animal traqué par les prédateurs de nos jours endurés.

Bientôt, elle n'avait plus les traits d'avant, presque plus de visage au-delà des mâchoires surdimensionnées par l'angoisse et des paupières affaissées par le froncement causé par les spasmes répétés. La forêt avait avalé maman. J'étais peut-être le prochain.

Le lendemain, maman dormait encore quand je suis revenu avec des moules à préparer pour le repas du soir.



**AMERICAN DREAM**

j'ai rêvé que trump m'enculait  
rêvé que je criais fort de plaisir  
que je me laissais pisser dessus entre les coups de queue  
que je disais  
daddy please daddy  
n'arrête jamais  
fourre-moi jusque dans le dakota

je suis ta nature morte  
je suis ton Amérique étouffée contre le cuir de la vache devenue sofa  
j'ai besoin que tu me décâlisses  
pour me sentir enfin belle  
ne plus jamais me sentir insignifiante en faisant des belles lettres de belles gens de lettres

je veux valoir la suie sur le front du gars d'usine à charbon  
la face arrachée de l'essai nucléaire raté

## LA POULE

Le premier jour, elle m'a ordonné de l'appeler Mamie Bay. *Chus ta grand-mère, fait que t'es aussi ben de t'y faire drette là, pas d'affaires d'ostinage, c'est-tu clair ?* Avec Mamie Bay, jamais d'ambiguïté. Tes quatre vérités, elle pouvait te les cracher au visage et tricoter deux tuques en Phentex en même temps. Mais ça, c'était au début.

Mamie Bay avait une immense garde-robe peinturée en rose paparmane. Les tailleurs aux couleurs explosives et aux imprimés psychédéliques semblaient conçus pour une femme trois fois plus mince qu'elle. *J'ai toute porté ça, moé là, c'est pas des niaiseries. Checke ça, ces beaux motifs-là ! T'imagines ben que j'en faisais tourner des yeux, dans le village ! Pis les autres femmes sont toutes jalouses depuis l'temps, peux-tu crèr ça ?*

Le contraste était d'autant plus marquant qu'elle portait désormais des vêtements tous plus beiges et surannés les uns que les autres. Rien à voir avec les vestes à épauettes magistrales cordées méticuleusement dans la section centrale de la garde-robe. Rien à voir avec le faux fini jauni par le tabac et le sofa aux allures post-atomiques du salon. Je me suis demandé si c'était ça, devenir vieux : s'affadir lentement et devenir une version atrophiée de la version initiale de soi.

*Ça, je l'montre jamais à parsonne, fait que c'est toute un privilège que j'te fais.* Elle a ouvert délicatement la housse, pour ensuite en retirer une robe à paillettes rouge vif, couverte de faux rubis, de l'ourlet aux épauettes de matador. La lumière du phosphorescent radiait en milliers

de faisceaux délirants. *Le ciel est bleu, l'enfer est rouge, qu'i disaient. Ben Mamie Bay, a brulerait pas mal plus que l'purgatoire, avec c'te robe-là ! J'ai assez hâte qu'i m'appellent !*

J'ai compris le mercredi suivant que depuis 1993, Mamie Bay espérait pieusement que ce soit à son tour d'être celle qui doit choisir entre l'œuf et l'enveloppe à la Poule. Chaque mercredi, elle se levait avant le chant du coq pour faire sa toilette. Poudres iridescentes violacées, fard à paupières et rouge à lèvres assortis à la robe, brushing de toupet à l'aérosol, deux jets de Chanel n° 5 sur chaque clavicule et un cinquième sur la nuque. Un rituel méthodique, machinal. Une fois toutes ces étapes franchies, elle enfilait sa robe de chambre en coton gaufré et attendait l'heure fatidique, oscillant entre le percolateur et la chaise berçante. C'était la pire des païennes, mais sa foi était inaltérable.

C'est chez Mamie Bay que j'ai connu Caroline. La première fois que je l'ai vue descendre de sa voiture stationnée sur la rue principale, mon cœur a sauté un battement ou deux. Caroline avait une immense tignasse blond cendré, du mascara qui propulsait ses cils jusqu'aux lampadaires et une bouche qui semblait prédestinée à la tétée. *Bonjour, Madame Bay. On s'est parlé au téléphone ce matin. C'est moi, la TS qui vient rencontrer votre petit-fils.* Les paroles prononcées par Caroline me faisaient découvrir les merveilles de l'élocution, moi qui allais éventuellement devenir le plus infâme des rhéteurs. Caroline dégageait une odeur sublime, amalgame de transpiration subtile et de fleurs de jasmin. Je résistais péniblement à l'envie féroce de me frotter les parties, mais je savais pertinemment que Mamie Bay m'en voudrait. Je devais me calmer, respirer, me calmer, respirer, me calmer, respirer, me calmer, me calmer, me calmer.

Quand Caroline m'a annoncé qu'elle viendrait me voir chaque lundi, j'ai compris qu'elle voulait être ma nouvelle maman.

Du mardi au dimanche, semaine après semaine, j'apprenais la vie normale. Normale, c'est comme ça qu'ils appellent ça, eux, la répétition quotidienne des mots et des mouvements. Progressivement, les visites de Caroline se sont espacées. Après quelques mois, je pouvais passer des semaines sans la voir.

Mamie Bay semblait s'appesantir au fil du temps, à l'image de la cour de la maison, sous l'épaisseur des bordées de neige. En février, j'ai commencé à lui faire prendre son bain, puis à cuisiner les repas. Mamie Bay se berçait désormais du matin au soir, fixant dramatiquement le téléviseur, peut-être en espérant la Poule qui arrivait inconditionnellement le mercredi soir. Je prenais soin de Mamie Bay comme maman avait pris soin de moi auparavant. Mamie Bay aura été mon premier enfant.

Lorsque Caroline est revenue me voir après quatre mois d'absence, elle a bien vu que Mamie Bay était presque devenue une courge, une courge qui bave et qui respire très fort. Caroline m'a dit que j'allais devoir partir. J'espérais tellement que ce soit pour aller chez elle.

## PEAUX DE LIÈVRES

*les peaux de lièvres tombaient partout sur la chaux  
décembre  
tu disais pas un mot  
toi et le silence à gueules pendues  
nos langues de frêne  
je parlais plus  
on s'écroulait sous l'épaisseur des épidermes  
ecchymoses*

*je te voulais en huit et demi onze  
cloué  
pour faire beau*

*y'avait pas de forme précise  
ni de genre implicite  
hypocrite  
rien de tangible  
et pourtant  
des carillons pendus au larynx  
des myriades en clé de fa*

*un souffle sans intermède*

*qu'on retrouvait*

*tous les soirs*

*comme un geignement*

*l'oreille enfouie dans le lobe*

*d'un coquillage*

*trop gros*

*trop rose*

*trop faux*

*tu parlais de choses rances*

*noyais le peu de jus qu'il me restait*

*la tête ballottant entre les épaules*

*l'hémisphère gauche*

*penché de l'autre côté*

*l'autre gauche*

*je te voulais en huit et demi quatorze*

*en marges à outrance*

*quand t'as levé l'ancre*

*t'as pas osé te plier*



*à mes alinéas*

*t'as tout brûlé*

*blessé*

*coincé*

*dans un embouteillage*

*y'avait rien à faire*

*nos fonctionnalités brisées*

*l'idée de toi broyée par le plastique*

*je te voulais en onze dix-sept*

*tes pixels magnifiés*

*tes pores surexposés*

*quand je suis devenu papiervore*

*quand j'ai voulu me teindre de pigments tiens*

*jusqu'aux plus beiges*

*on s'est écoulés parmi eux*

*communs*

*indistincts*

*niveaux de gris*

*malgré tout le bagage compilé*

*en connaissance  
de causes perdues*

*je te l'avais dit pourtant  
qu'on survivrait pas au réel*

## COMMUNAUTÉ

La meute avait l'habitude de se rendre jusqu'aux rues limitrophes du Village pour y dévisager l'*homosexualis canadiensis*, une espèce en voie d'expansion qui s'était doté d'un écosystème totalement indépendant de ceux des zones adjacentes : dépanneurs de fifs, épiceries de fifs, métros de fifs, librairies de fifs, bars de fifs, clubs de fifs, hôtels de fifs, coiffeurs de fifs, sex shops de fifs, condominiums de fifs, dentistes de fifs, cliniques de fifs, absolument tout en version pour fifs.

Un beau jardin de feluettes qui parlent d'elles au féminin quand elles veulent que leur voix les affiche fièrement en tant que dignes power bottoms.

Une fabuleuse fanfare de peaux trop bronzées qui se racontent la fois où elles se sont mouillées à aller dans un « bar d'hétéro ».

La meute ne disait rien, mais elle analysait chaque mouvement de la faune faggot déambulant ses jeans trop moulants dans les limites de son ghetto quadrilatère. La meute attendait le bon moment pour sévir, pour rétablir l'ordre après l'odieux.

C'était exactement ça, odieux, s'être battus pendant des décennies pour qu'on reconnaisse sa différence, sa *diversité*, pour qu'on accepte ses préférences et le genre de choses qu'on a le goût de se crisser dans la gueule, dans la plotte ou dans le cul, pour qu'on puisse vivre comme on le veut, pourvu que ce soit réciproque, pour qu'on puisse juste exister. Tout ça pour finir par

vouloir se marier pis avoir des enfants ? Tout ça pour reproduire coute que coute la norme sous laquelle on étouffait ? Tout ça pour devenir ce qu'on détestait ?

La meute dévisage le zoo le jour, cortège de paons aux plumes allégoriques, bien enfoncées dans leurs culs dilatés d'enfants éternisés.

La meute a faim.

La meute va manger.

For posterity, quills in cask  
pangor pick for penance  
that volunteer as for gun  
duty in all of it  
I am not a gun club  
dancer No other  
stood at his draft  
debtors not  
of his medals it is a  
soldier's  
Au revoir du pieu. et du fort et du spirit  
esprit

## LE CRIME DE L'ORLÉANS-EXPRESS

Tu t'es mis à avoir des pensées. Sans l'avoir voulu. De vraies de vraies pensées. Le genre qui implique un tant soit peu d'investissement émotif. Le genre que tu méprises.

C'était peut-être trop subit pour que tu les laisses avoir le dessus.

Il te fallait un exutoire, un projet en guise de diversion. Tu sais élaborer les scénarios les plus atrocement complexes lorsqu'il te faut un détournement.

*La victime est si belle...*

Adélard. Tu le nommes ainsi, le sexagénaire qui vient de se lever de son siège en direction de la bécosse. Pour la quatrième fois. La fois de trop. L'odeur de sa merde contamine l'air ambiant depuis la deuxième.

Le chauffeur annonce à l'intercom l'arrivée à Baie-St-Paul dans quelques minutes. Sur le dos de ta main, tu inscris rapidement quelques mots. Un plan d'action.

L'autocar amorce la descente de l'immense côte débouchant sur le village. Tu te lèves et te diriges vers l'arrière. Pas un chat dans les six dernières rangées. La porte des toilettes s'ouvre à peine que tu la saisis d'un seul mouvement, pénètres et la refermes derrière toi. Adélard

s'apprête à crier, mais tu lui couvres la bouche d'une main et lui frappes la tête contre le mur d'inox de l'autre. Le gibier inconscient s'affale sur le siège de la toilette. Tu baisses ton pantalon, prends ton sexe déjà en érection et l'insères brusquement dans la bouche d'Adélard. Il ne te faut que sept ou huit coups pour lui éjaculer dans la gorge.

L'autocar s'arrête. Tu sors en vitesse des chiottes, saisis ton sac à dos sur ton siège et descends du bus sur-le-champ. Tu te dis que Baie-St-Paul est magnifique sous la neige.

*...et le crime est si gai.*

## CANCER

Les bras de Nathan comme du papier peint terni par le temps, qui refuse d'être arraché, qui s'est fondu à la surface du mur dans l'espoir de ne plus jamais s'en séparer.

Il n'y a pas de mots assez justes pour lui faire comprendre qu'il n'a aucune importance à mes yeux. Je veux faire sauter tout l'immeuble où il s'est greffé, ses métastases partout dans ma chair phase terminale.

Alors je fous le camp pendant qu'il dort.

Je ne penserai plus jamais à lui. Je n'ai jamais pensé à lui, sinon pour souhaiter qu'il disparaisse.

J'avais déjà bloqué son numéro deux jours avant de partir.



## DE L'IMPORTANCE DE LA TROISIÈME LOI DE NEWTON

Les bras doivent être tendus au plus haut, parallèles. Les mains doivent tenir fermement l'objet choisi. Pour que l'impact soit maximal, le mouvement doit connaître une accélération rapide dès son déclenchement. L'impact de la collision avec la cible dépend de la vitesse du mouvement. Il faut frapper sans réserve.

Je ne connaissais rien de la mécanique newtonienne à cette époque, mais j'avais l'expérience de la chasse en guise de repère. Un animal meurt plus joliment quand on lui fracasse le crâne avec vélocité. Il m'a semblé que c'était à peu près la même chose.

J'ai frappé si fort et tant de fois que je me suis mis à voir des points noirs devant mes yeux et à sentir ma tête tourner. Mes vêtements, mes bras et mon visage éclaboussés dégoutaient sur le plancher. Elle était encore partout, encore plus qu'avant. Les retailles d'elle s'étaient frayé un chemin jusque dans les plus discrètes de mes pores. Il me semblait que nous ne faisons plus qu'un, elle et moi, malgré sa chair inerte juchée là, encombrante.

Je me rappelle m'être dit qu'au moins, elle ne gémissait plus. Qu'au moins, je l'avais guérie.

## 61

*Alma, 17 Messidor*

*Encore de quoi pour toi.*

*Chaque fois que j'écris depuis décembre, c'est pour toi. Pour dire tout ce que j'aurais dû dire quand c'était le temps. Trop peu, trop tard, probablement.*

*Dans ma tête, des morceaux de nous deux. La fois où je pouvais pas dormir à cause du sable dans ton lit. Celle où t'es débarqué saoul chez moi à quatre heures du matin pour me réveiller avec ta langue sur ma queue. Celle où ça t'a fait trop mal et que j'ai dû me finir à la mitaine.*

*Celle où j'ai voulu te fourrer drette-là, en pleine rue, au milieu des passants, mais que t'as pas voulu. Celle où on a pris mon char pour aller nulle part, juste pour le fun d'aller nulle part. Celle où t'as sniffé pour la première fois, pendant que je te flattais les cheveux. Celle où on a pris de la MD chez mes amis, où on a pris notre douche devant mes amis, où on s'est sucés devant mes amis, où j'ai pas avalé parce que j'avais juste pas faim du tout, où t'as ri parce que c'était hilarant de me voir essayer de dire « j'ai faim » pendant que j'avais la gueule pleine. Celle où on a fixé le*

*fleuve longtemps sans rien dire, juste parce que c'était beau, la marée qui monte et qui monte encore. Avec le temps, on regardait plus le fleuve. On se flattait plus les cheveux. On faisait plus de char le soir. On se faisait plus jouir non plus.*

*T'avais peut-être raison quand tu m'as dit que j'étais moins là, pis que j'ai répondu que j'étais mieux comme ça. Mieux dans moi, même si beige. C'était plus facile de m'effacer, de regarder ma face blême avec juste un peu de mépris. Pour une fois que c'est envers moi. Pour une fois que je goûte à ce que j'ai servi tellement de fois sans remords. L'amertume de mon fiel avalé à mon tour. C'était juste logique, dans l'ordre des choses, pis c'est probablement pour ça que ça te faisait autant chier.*

*T'apparais encore quand je réussis presque à croire que t'existes plus. J'aurais envie de te dire, non de te gueuler à quel point j'ai changé, que tu me reconnaîtrais même plus tellement j'ai changé. Mais je veux pas être l'étendard du désespoir acharné. J'ai l'orgueil encore un peu trop campé profond et l'aveu fait mal en criss à mes tempes d'insomniaque.*

*j'ai la chienne de perdre ce que je voulais perdre deux secondes plus tôt  
la bête aboie son alibi que je détruirai demain à l'aube  
la faiblesse attend au tournant que je dérape  
prévisible*

*je gueule encore pendant que tu geins nos âges galvanisés*

*on savait tout*

*sans rien savoir*

*je change de topique*

*pas comme Freud*

*juste comme la fillette que je suis qui s'excite qui jouit en se regardant*

*disparaître*

*la faune est faible quand je défie mon fil Instagram*

*je sais plus comment je suis censé me rendre sensé*

*tout est tellement tout croche pis on connaît juste ça*

*pourtant c'est pas difficile*

*consoler les échecs mérités*

*mais je sais pas comment*

*pleurer au bon moment*

*&*

**FAUX DIALOGUE**

- Tu sais tu ça veut dire quoi, avoir de l'empathie ?
- J'm'en fous pas mal.
- J'vas te l'dire pareil, faque écoute. L'empathie, c'est comme écouter un film. La fille que sa vie va mal pis qui pleure, ben toi aussi tu pleures, parce que c'est vraiment tragique ce qui se passe dans sa vie. Genre que son mari est mort dans un crash d'avion pis qu'elle a fait une fausse couche drette là en apprenant ça. T'es d'accord avec moi que c'est vraiment intense ça, right ?
- Bof.
- Pis là, ben a pleure. La caméra bouge pas pis a pleure. Faut pas que la caméra bouge parce que sinon tu manques les larmes qui coulent. Faut pas manquer les larmes, sinon c'est moins dramatique. Tu comprends pourquoi, right ?
- ...
- Ça fait que toi aussi, drette à ce moment-là, tu commences à pleurer. C'est vraiment triste, faque tu pleures. Tu le sais ben que la fille, a l'existe pas pour vrai. T'es pas con, tsé. Mais pareil, tu te dis que ben, a l'aurait pu exister pour de vrai, la fille.
- Non.
- Comment ça, non ?
- Elle aurait pas pu exister, non.
- Pourquoi ?
- Parce que.

- Criss, fais un effort. Mettons que tu y crois. T'es là, devant l'écran, a pleure fort pis toi aussi tu commences à brailler. Tu sais pas pourquoi au juste, mais c'est comme plus fort que toi. Faut que tu pleures aussi.
- ...
- Ben ça, mon gars, c'est de l'empathie.
- J'm'en fous encore pas mal.
- Criss que tu m'énarves.



s'effiloche l'espace entre deux  
souffles s'évaporent nos métaux  
lourds antibiotiques nos peaux tachées de  
vaccins s'enfoncent les surfaces  
esquissées portraits épilepsies tu  
veux encore t'effiloche  
autodafé antinomiques les  
lettres de mon nom trop  
prononcé celui d'un autre  
potentiel une presque vérité ta  
soif mon puits émacié langue  
ailleurs je reste ici pendant  
que j'essouffle ils ont oublié le  
jour nous ont macéré l'oubli  
encore hors de hors et le dos et les  
soupirs inassouvis entre les minutes  
passées les membres dérivés à éviter  
les peaux frôlées les gorges nouées  
comme par acquis comme par déni mal  
admis queue entre les jambes le front  
cintré les tentatives planifiées  
désespérées abandonnées hors  
de tout hors de tout ce qu'il reste

## FUCK L'AVENIR

Je ne sais pas pourquoi je cherche toujours désespérément la solitude dans les moments où j'avais décidé de plein gré de m'en départir temporairement.

Dans l'appartement de Jane, les questions fusent. Tout le monde veut tout savoir. Comment ? Depuis quand ? Pourquoi ? Leah répond à la majorité des questions, surtout à celles qui ne lui sont pas adressées.

*Him ? Damn right ! Of course, he won't have kids.*

Pas faux. J'esquisse un demi-sourire pour endosser l'affirmation. À tout dire, la question ne m'avait jamais traversé l'esprit. Des enfants ? Vouloir des enfants ? Un haut-le-cœur monte subitement de mon bas-ventre à mon œsophage, comme si mon corps s'imposait pour répondre à ces questions à ma place. Dans le couloir, le pas pressé, l'idée de ma progéniture se métamorphose en vomissure.

Mon reflet dans le miroir de la salle de bain. Les yeux cernés jusqu'au centre des joues. La mort presque tatouée, sous-cutanée.

Ce visage-là, ce corps-là n'est pas matière à division cellulaire. Qui sont ces gens qui se reproduisent éperdument ? Sont-ils à ce point pleins de l'image qu'ils se sont créée d'eux-mêmes qu'ils en arrivent à croire qu'ils devraient en produire des versions miniatures ? Sont-ils simplement trop cons pour que l'angoisse parasite leurs pensées ?



De retour à la cuisine, le visage encore mouillé d'eau froide, il me semble avoir trouvé quelque chose comme une certitude.

Je n'aurai jamais d'enfants. Je n'accepterai jamais de croire à quelque chose comme un avenir porteur d'espoir. Je refuse d'être un autre mouton bêlant et broutant le foin aigre des promesses feux de paille.

Fuck l'avenir.

C'est peut-être ça, le mot d'ordre du désordre de ma vie. Un cri de ralliement de soi à soi.

Fuck le sens de la destination.

Fuck les itinéraires prémâchés.

Fuck la croissance personnelle.

Fuck le sentiment d'appartenance.

Fuck l'avenir.

Pis tout le reste.

## PEAUX FARDÉES

Le magot de makeup piqué au Jean Coutu étalé sur ta commode simili-antique, tu fais l'inventaire des couleurs et des textures que tu t'apprêtes à te crisser dans la face.

Tu te dis que tu vas être belle en esti.

Mais t'en arraches. Tu moffes toutes les lignes de eyeliner, tes bras shakent pis tu te dis qu'une autre ligne de coke règlera peut-être ça. T'es pas si conne, même si tu joues aux connes.

T'as pas pensé à piquer du démaquillant. Faut que tu nettoies les essais botchés avec une guenille trempe. Pour le rouge à lèvres, c'est chiant. T'as le tour de la bouche tout rouge à force de frotter. Tu trouves que t'as l'air de l'herpès. Ça va prendre encore plus de fond de teint pis y va sûrement t'en manquer à force.

Tu t'arrêtes. Tu te checkes dans le miroir pis tu pleures. Dans ta tête, un paquet de bitcheries que t'as déjà reçues, en plus de celles que tu t'adresses à toi-même au quotidien.

Tu t'aimes pas la face.

C'est pas la face que tu veux.

C'est pas la bonne.

Ta face sert juste à pogner le tétanos dans les coins sombres de ton ghetto.

Ça recommence. Il faut que tu barbouilles les traits sans dépasser les contours. Tu t'asperges la tête de spray net pis tu crêpes les racines de tes cheveux pour les gonfler, pour pouvoir occuper plus d'espace dans le champ de vision des messieurs qui zieutent à travers leurs vitres de char.

Tu t'enroules les gosses autour de la bite. Tu recouvres ça de plusieurs couches de tape. Tu ramènes le paquet vers l'arrière pour le scotcher sur tes fesses. Tu sais trop bien que tu vas devoir tout arracher avant la fin de la nuit, mais t'en as besoin pour te sentir femme dans ton linge.

T'enfiles ta gaine, tes bobettes pis ta brassière, que tu rembourres jusqu'à ce que le tissu soit pus capable d'en prendre. Talons hauts lustrés. Robe rose fluo extramoulante remontée jusqu'au bas de tes fesses. Dernier coup d'œil dans le miroir pour corriger les débordements.

T'aimes toujours pas ce que tu vois, mais tu te rassures en pensant à tous ceux qui ont aimé ça, jouir dans toi.

Et c'était peut-être ça aussi, des mois plus tard, l'amour.

La tête écrasée contre les mains enserrées. Les mains agrippées au bord de la benne à ordures. Le cul piste d'atterrissage.

L'hémorragie, réelle ou fantasmée, les intestins déchirés à chaque fin de mouvement.

L'amour a tellement l'air plus sincère quand t'as pus d'autre choix.

## MONSIEUR PATATE

Ma meilleure amie m'a offert son vieux Monsieur Patate pour ma fête. Un cadeau ironique, qu'elle a dit. Même si je devais rire parce que j'étais apparemment beaucoup trop vieux pour des jeux comme ça, j'étais extatique à un point tel que je n'ai pas suivi les trois quarts des conversations du reste de l'après-midi. J'étais affairé, posais des oreilles roses, retirais les yeux ordinaires, interchangeais chaque morceau et m'extasiais chaque fois devant la nouvelle configuration de sa physionomie, sa nouvelle image. Monsieur Patate n'était jamais identique à lui-même, et pourtant tout semblait fonctionner, peu importe l'étrangeté du résultat. Monsieur Patate était toujours Monsieur Patate.

Évidemment, il n'était absolument pas question de métaphysique de la substance. J'avais treize ans, faut pas charrier. Et je n'ai jamais cru à ces histoires de permanence ou d'autres conneries du genre. Monsieur Patate n'était pas une métaphore cheap de l'existence humaine.

C'était juste un criss de jouet. Un criss de jouet qui explose quand tu ne veux plus jouer.

Et sur les parois de la falaise, Monsieur Patate s'est déconcrissé.

Déconcrisser, il paraît que c'est le seul verbe de la langue français précédé de l'agencement des préfixes « dé » et « con ».

Je me suis dit que mourir dans l'exception, ce serait vraiment une très belle mort.

*Montréal, 7 Germinal*

*Avril sur Montréal. Ta ville. Je pourrais te croiser n'importe quand,  
entre Berri-UQAM et une ruelle du Centre-Sud. Mais c'est pas toi que  
j'ai vu ce soir. C'est personne. Personne avec un cul, une graine pis trop  
de poil.*

*Le vide goute fort en tabarnak quand tu te vides dans personne.*

*j'aurais pas fait pire  
si tout avait chié à nouveau  
t'es arrivé  
comme t'arrives  
malgré moi*

*ta proximité appelle l'esquive  
géographique  
ma fuite au plus offrant  
mon cul version ebay*

*à coût modique*

*ne pas savoir déshabiter nos espaces vacants*

*me déshabiller*

*pendant que t'es arrivé*

*pendant que t'as pas pu*

*y arriver*

*vouloir s'oublier*

*comme si ça se pouvait*

*y croire à peine*

*faire des détours*

*imbéciles*

*pour ne rien dire*

*Tous nos messages que j'arriverai jamais à supprimer, l'émoji de p'tit  
cœur que t'avais configuré pour nous deux et ton nom imprimé partout  
dans mes archives à sentiments refont surface dès que je commence à  
essayer de penser que peut-être que j'arriverais éventuellement à, que  
je pourrais passer à autre chose, comme ils disent, refont surface parce  
que je veux pas passer à autre chose, parce qu'autre chose vaut pas de  
la marde après toi.*

*Le silence comme un osti de gros coup de pelle dans ma face, les semaines surchargées juste pour réussir à survivre dans la ville où t'as laissé ton image sur les pourtours de tous les édifices de toutes les rues, dans la ville qui goûte toi, qui sent toi, qui crie toi. Mon chemin de croix mène à fuck all.*

*Je sais ben qu'on aurait peut-être fait pitié à s'obstiner contre la vérité, mais ça aurait été plus beau que la vérité.*

*Les nuits à affirmer avant les doutes ponctuels, à reculer comme un spasme violent, à engourdir nos faims tant qu'on y arrive, de moins en moins, jusqu'à ne plus y arriver, jusqu'à s'arracher le ventre, faire saigner nos cicatrices fragiles, s'avaler, en attendant de ne plus rien goûter d'autre que ça, la saveur de ma chair, dans chaque recoin de la tienne.*

*&*



C'est que je voulais que tu fissures que tu pourrais s'écarter de l'intérieur  
de vouloir te détruire et peut-être à travers toi me détruire aussi  
Le plan était sublime précis jusqu'à l'opacité de l'air ce jour-là  
Tout était prévu pour célébrer la fin ta dernière syllabe troublée  
Pendant des mois j'ai rêvé chaque nuit à ce moment exact. Mes jours  
ont commencé à valoir la peine d'être vécus quand j'ai choisi de te faire  
naître de mes mains. Le fin de ton futur a redonné vie à ma présence  
inanimée. J'allais te détruire tout détruire tout recommencer

Mais après l'étonnement les vifs les tabernacles les livres du pater  
des querelles après la voltige la réaction de gens sûrs  
par nature pistonnés qui sont à fucker rien parce que  
j'ai patir dans l'vide te faire des efforts te seul te  
réaliser que tu es là avec un fond qui bloque ton profil qui va  
juste mal entendre qui se cache par derrière sa vie horrible  
sa morale de pitié fille de de gens et de maie  
après ça  
l'illumination  
l'aveu de moi à moi  
après deux fois consécutives bien places  
les savoirs dans l'initial en M. Xant dans l'initial  
je suis bien  
tellement parfaitement merveilleusement sûr de moi  
poura d'adéquation  
bien sans toi  
bien avec toi  
par la première  
brève de main  
pas



**LE DEGRÉ ZÉRO DE MON CUL**

*[remplissez le vide comme vous le voulez]*

## FIN TEMPORAIRE

*On s'emploie avec la plus grande exactitude à dire ce qu'il y a de plus difficile à dire ; on avoue en public et en privé, à ses parents, à ses éducateurs, à son médecin, à ceux qu'on aime ; on se fait à soi-même, dans le plaisir et la peine, des aveux impossibles à tout autre, et dont on fait des livres. On avoue — ou on est forcé d'avouer.*

Michel Foucault

Définir la personne qui s'est formée en moi, une mission à elle, définir quelque chose comme une identité, une essence, effeuiller les couches de symptômes sournois, disséquer la chair épaisse du faux, au risque de n'y trouver rien. Je n'ai aucune certitude d'être quelconque.

Peut-être que tout ça s'est glissé dans la glaise avec le corps de ma mère, je n'en sais rien. Peut-être qu'il vaudrait mieux continuer tout bonnement, me laisser examiner par les scrutateurs de réflexes et de jeux d'esprit, avancer comme il se doit, je n'en sais rien.

C'est peut-être une part de gout du risque qui m'accule au mur interminable de la tour de glaise dressée sous ma peau. Je ne sais pas refuser. Je sais me protéger des autres, même trop bien, mais pas de moi-même. Je choisis ce combat, même si je n'ai probablement aucune chance d'en sortir vainqueur. C'est le seul combat qui importe. Ça, j'en suis certain. Pour l'instant.

## ALMA MATER

C'est le premier jour. Je connais le nom de l'arrêt de métro, la trajectoire à pied de la sortie du sous-terrain à l'entrée du pavillon Marie-Victorin. Une fois à l'intérieur, le néant, le corps tout entier englouti par la marée des corps déferlant au rythme du décompte jusqu'au début des cours. Je me mets à suivre une fille qui émerge de la foule par le bruit singulier de ses talons martelés sur le béton du sol.

D-550. Le cours est déjà commencé. Le chargé de cours en est visiblement à ses débuts. Il fixe son lutrin en tremblottant et récite la version intégrale du plan de cours, bibliographique comprise. Je l'imagine déjà la tête écrasée contre la fenêtre de son bureau pendant que je l'encule.

PSY 1095. Développement de l'enfant. Le chargé de cours au ton mortuaire explique que nous découvrirons les rouages du développement physique, cognitif, social, whatever. Mon attention se détourne déjà vers la faune autour de moi. Assez de fixatif pour immobiliser un chihuahua dément. Assez de chemises boutonnées jusqu'au col pour étouffer le chinook. Assez de maquillage pour noyer Josée Fréchette. Je suis au paradis des faux adultes endimanchés.

Les minutes défilent. Mouvement de masse. Fin du cours.

Le chargé de cours quitte la classe.

À travers les couloirs labyrinthiques qui mènent à son bureau, je le traque.

**AIGUILLONNÉ**

Ce n'est pas de la trace indélébile que j'ai besoin. C'est de la pique juste, de la peau percée continûment, dans la plus impeccable constance.

C'est de cette presque souffrance que j'ai besoin, le plus longtemps possible, peu importe le résultat ou le spectre d'un regret potentiel.

J'ai besoin qu'on me déforme. Qu'on me détourne de mon image fanée. Qu'on m'altère.

Totalement.

Et encore.

## I FAUT QUE ÇA RENTRE

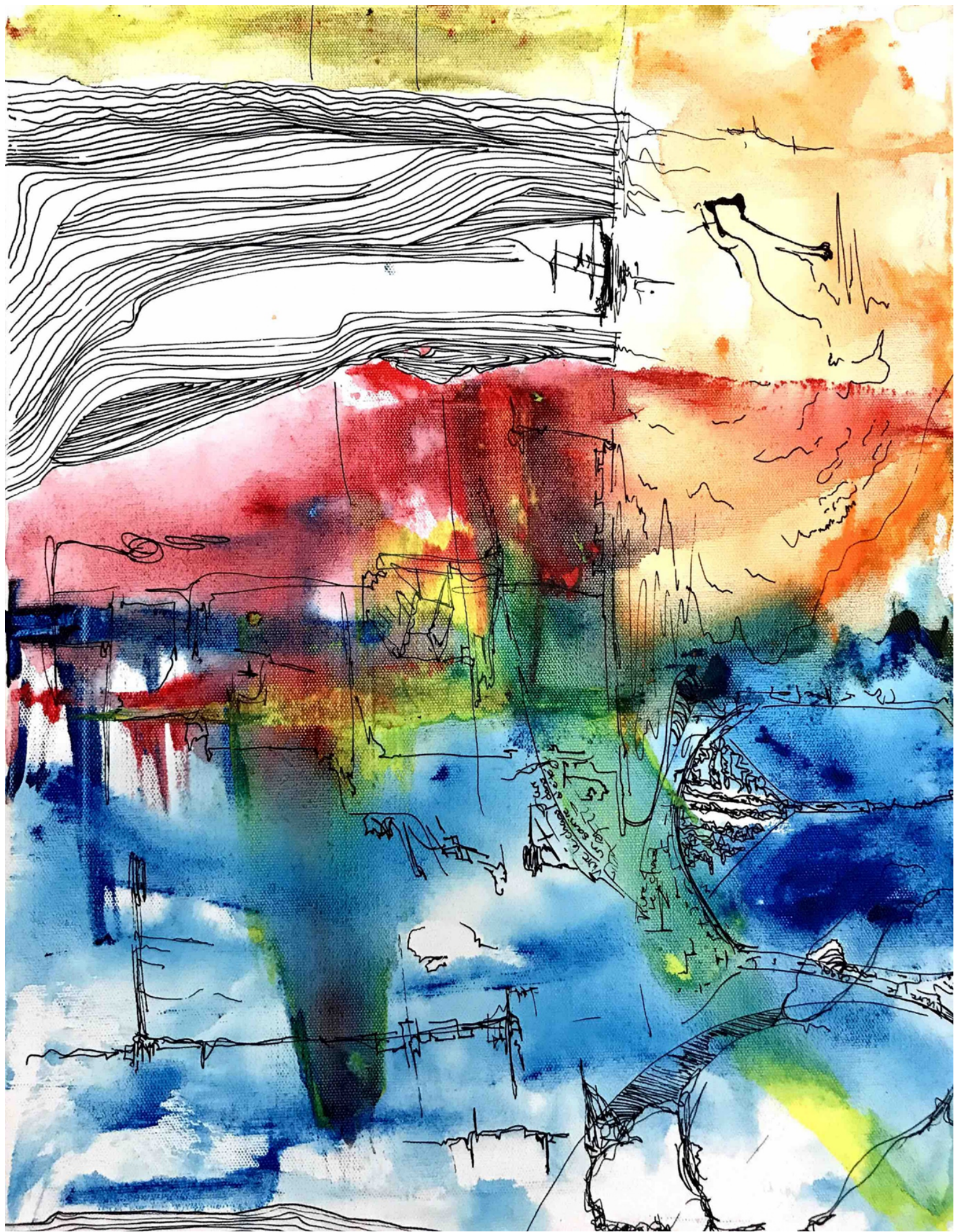
i veulent que ça rentre, faut que ça rentre, c'est ça pis rien d'autre, t'es ça, pis rien d'autre, faut que tu comprennes ça, t'es-tu capable de comprendre ça, me semble que c'est pas dur, t'as-tu la tête vide ou quoi criss, ça se répète, ça se dit autrement et toujours pareil en même temps, i veulent que ça rentre, toi c'est x, toi c'est pas x, y'a rien d'autre que ça ou pas ça, rien qui a le droit de se mettre à côté ou entre ou juste pas là, i veulent que ça rentre, moi je veux pas de ça, je veux pas de rien du tout, je veux pas qu'on me dise que je suis censé vouloir ça ou ça, je veux pas être obligé de vouloir, de vouloir vouloir ce qu'i veulent que je veuille, i veulent que ça rentre, faut que je sois bien programmé, bien codé, bien chosifié, bien souple et docile

et fais la belle et p'tite chienne juste assez et tais-toi caliss, ta parole vaut que l'criss, t'as pas d'affaire à parler quand on t'a rien demandé, t'as pas d'affaire à sortir de ta track à toé, t'es pas queq' chose de spécial ou d'assez important pour qu'on te demande ton avis, i veulent que ça rentre, que ça rentre profond pis violent pis que ça te déchire la chair, que tu dise merci de m'avoir rempli parce qu'avant j'étais vide, avant je savais même pas que j'étais vide, mais j'étais vide, et vous m'avez rempli, remplie, remplies, vous m'avez donné du sens en m'éjaculant dedans, vous m'avez rendu véritable en me crachant dessus, maintenant je comprends que vous aviez raison, maintenant c'est lumineux, ça shine as fuck, maintenant tout est sublime, maintenant je suis juste exactement comme je devais être, comme il fallait que je sois, tout est parfait,



tout est parfait, i veulent que ça  
rentre, i faut que ça rentre, que ça  
rentre jusqu'au bout et que ça ne  
ressorte plus jamais







## LE JOUR OÙ NOUS NOUS SOMMES PERDUS

Je le savais bien, je l'avais peut-être toujours su, en quelque sorte la réalité, notre réalité, celle que nous nous étions donnée, celle que nous avions tissée à même la fibre de notre imaginaire, ne serait jamais une possibilité, ne pourrait jamais s'étendre au-delà du champ limité de nos visions jumelles. Nous étions seuls depuis le début, seuls à bruler les images ordinaires, seuls à se battre contre la tiédeur des jours dupliqués.

Et nous jouions à vivre comme tout le monde joue à vivre, mais selon nos règles à nous, nos propres serpents, nos propres échelles, nos propres mouvements, décousus, nos propres esprits, indomptables, suspendus, majestueux.

J'avais mis du temps à saisir l'étendue de notre différence, à comprendre d'où nous était venu ce besoin crucial de nous tenir à l'écart du temps, de survivre hors du présent de tous ces autres qui se racontaient leurs ressemblances, leurs parcours parallèles, calculés, méthodiques, ces pantomimes pleins de leurs certitudes qui se nourrissaient mutuellement par l'image d'eux-mêmes retrouvée dans le regard de l'autre, par l'ambition, affirmée de vive voix, encore et encore, de ne jamais cesser d'exister, parce qu'il fallait exister, parce qu'ils voulaient exister, pour ne pas s'effacer, pour ne pas se retrouver face à soi, face à rien.

Je n'ai jamais appris la peur de n'avoir plus rien dont je puisse avoir peur. Avec elle, j'ai appris à nager dans l'étendue de chaque absence. Avec elle, j'ai appris à être l'arbre et l'écorce de l'arbre. J'ai appris à être l'eau et l'air et le feu et le vent et tout ce dont j'ai besoin. J'ai appris à assembler les pièces d'une histoire sans dénouement. J'ai appris à croire aux fictions parfaites

qui s'imprimaient en moi et en toi aussi, et nous tenions tête au sol sous nos pieds comme des prophètes, des êtres qui avaient compris que le monde est moins dur à porter de l'autre côté. Le mensonge était sublime.

Quand tu as cessé de bouger, j'ai fui ton corps immobile, j'ai préparé les branches de pin pour couvrir le toit de notre maison, contourné mes pensées par les gestes successifs, jusqu'à ne plus arriver à tenir sur mes jambes.

Quelques jours plus tard, l'odeur atroce de ta pourriture, l'envie terrible de tout bruler, tout détruire.

J'ai taillé ton corps en guirlandes que j'ai accrochées aux conifères à des kilomètres de rayon. J'ai créé une constellation de ta chair viciée. J'ai marqué le territoire de tes décombres, de ton parfum.

Robert est arrivé quelque temps après. Il venait probablement réclamer son dû, mais il n'a trouvé que moi. Plus aucune trace de toi n'avait survécu au désastre. Quand je l'ai vu inerte, le regard figé sur moi, j'ai compris que je ne te reverrais plus jamais. C'était le jour où nous nous sommes perdus.

Robert se ressaisirait, me prendrait de force de ses bras immenses, me mènerait malgré mes cris horribles jusqu'au village où je la rencontrerais, elle, ta mère à toi, ta mère qui n'existait même plus pour toi.

Robert disparaîtrait comme tu as disparu. Comme tout disparaît.

## CONCLUSION

Si mon hypothèse de départ stipulait que l'identité du sujet queer est construite selon une alternance entre association et rejet, de sorte qu'elle suit une trajectoire non linéaire, contrairement à la norme, je ne suis toutefois pas en mesure de la confirmer, puisque l'exploration théorique présentée dans la première partie du mémoire m'a plutôt amené à réaliser que les sujets queer ne cherchent pas à se « construire », mais plutôt à résister à la logique dominante du développement identitaire et à remettre en question les normes et les catégories sexuelles.

Dans le premier chapitre de l'essai, j'ai expliqué comment Foucault a mis en lumière l'existence d'une *scientia sexualis* et de dispositifs de sexualité liés à un régime de savoir-pouvoir, lui-même conçu pour répondre à des objectifs économiques ou politiques. La loi ainsi perçue génère le modèle à suivre et, simultanément, ses transgressions possibles, parmi lesquelles figurent les pratiques queer. La pensée de Foucault alimente l'émergence de la théorie queer, car elle invite à mettre en relief la norme, à en faire un lieu de résistance, à la manipuler ou à la redéfinir. Dans le deuxième chapitre, je me suis d'abord penché sur la notion d'identité telle que conçue par Jean-Claude Kaufmann et Paul Ricœur. La synthèse critique que j'ai effectuée m'a amené à constater que ces conceptions de l'identité ne conviennent pas aux sujets queer, car ces derniers rejettent toute forme d'essentialisme : on parlera non pas d'identité ou d'essence queer, mais plutôt de subjectivités queer. Ce constat est appuyé, dans les sections suivantes, par une analyse des thèses d'autrices et d'auteurs associés à la théorie queer, en commençant par Judith Butler,

qui a voulu démontrer que le genre est strictement performatif, conçu sur l'illusion d'une identité stable. En réfléchissant à la performativité et aux modalités de construction du sujet, Butler prétend, contrairement à Kaufmann, que le sujet est rendu possible par la répétition, sans être toutefois déterminé par celle-ci. L'ambivalence ainsi générée fait en sorte que la formation du sujet ne peut que demeurer partielle et précaire. Maggie Nelson, de son côté, souligne la tendance à l'irrésolution chez les sujets queer, puisque ceux-ci s'inscrivent dans le mouvement, dans la réorganisation et dans la mutation des catégories identitaires. Par leur position marginale, ils peuvent remettre en cause les identités sexuelles et de genre, le régime de savoir-pouvoir et les modalités de formation du sujet. Beatriz/Paul B. Preciado propose pour sa part d'imaginer une société contra-sexuelle libérée de l'hétérosexualité et des normes qu'elle impose, où les godes représentent un langage qui s'exprime par de multiples pratiques ayant pour effet d'illustrer l'aspect parodique de l'hétérosexualité. Preciado recense également quatre stratégies politiques : la dés-identification, les identifications stratégiques, le détournement des technologies du corps et la dés-ontologisation du sujet de la politique sexuelle. Les stratégies hyperidentitaires et post-identitaires que déploient les sujets queer sont capables de transformer des lieux d'abjection en espaces de résistance. En s'opposant à la normalisation des identités et à l'épistémologie *straight*, ils procèdent à la dés-ontologisation des sujets qui se retrouvent au centre de la politique identitaire. De son côté, Judith/Jack Halberstam affirme que les sujets queer empruntent différents moyens pour substituer au modèle dominant un modèle relationnel axé sur l'égalité plutôt que sur la hiérarchie propre au modèle familial. La temporalité queer est en fait libérée d'une idéologie de la famille et des générations. Ainsi, les sujets queer choisissent l'indétermination, l'irrésolution, le devenir plutôt que l'être. Polymorphes, ils s'affairent à contester les normes et à reterritorialiser les lieux de la domination hétérosexiste.

Dans le troisième chapitre de la première partie, j'ai pu définir les principes de mise en récit du sujet queer, à partir des constats tirés des premiers chapitres, pour ensuite concevoir une poétique narrative queer basée sur quatre principes. Le premier d'entre eux se rapporte à la déchronologie, exigeant de l'œuvre qu'elle délaisse la temporalité linéaire, comme la posture queer implique de se rejeter l'obligation sociale du devenir. Le second principe renvoie quant à lui à l'appartenance générique, laquelle se doit de demeurer ambiguë, de la même manière que les sujets queer détournent fréquemment les codes de genre. Enfin, le troisième principe fait appel à une énonciation problématique, à une confusion délibérée entre les narrateurs et à un mélange de registres, tandis que le quatrième et dernier principe revendique la remise en question du concept d'identité, par la complexité d'un protagoniste qui refuse de se soumettre au travail illusoire de définition d'un soi cohérent.

Cette poétique mène ensuite à la seconde partie de ce mémoire, pour laquelle mon hypothèse de création initiale indiquait que le fait de narrer le sujet queer exigeait d'adopter sa posture de résistance, et ce, afin de refuser les codes et schémas narratifs. J'affirmais par ailleurs qu'une telle entreprise impliquait de se défaire de ses propres instincts de créateur, notamment en ce qui a trait à la recherche de la cohérence narrative. À ce titre, je suis en mesure de confirmer mon hypothèse, à la lumière de la démarche de création que j'ai eu l'occasion d'entreprendre. Pendant les trois mois consacrés à l'écriture et à l'illustration, j'ai dû constamment résister à mon désir de mettre les morceaux dans l'ordre ou de doter les chapitres d'éléments récurrents susceptibles d'offrir un certain « plaisir » aux lectrices et aux lecteurs potentiels. Céder à ces désirs aurait été une erreur, puisque j'aurais alors accepté de me soumettre aux attentes de la majorité, aux normes implicites qui régissent la réception générale des objets culturels. Pour

être véritablement queer, mon roman devait ultimement se moquer de sa réception par le grand public. En ce qui concerne l'adéquation entre ma poétique queer et les résultats du travail de création, je constate que je suis arrivé à suivre tous les principes dont je m'étais doté, en produisant une œuvre déchronologique, difficile à catégoriser et audacieuse par la complexité de la narration et des personnages.

En somme, je peux affirmer que j'ai atteint l'ensemble des objectifs que je m'étais fixés. En effet, j'ai pu définir les caractéristiques centrales du concept d'identité et illustrer les singularités de l'identité queer en tant que dérogation à la norme et résistance à la pensée dominante, pour ensuite dresser le portrait du concept de narration du sujet queer comme remise en question des conventions narratologiques. J'ai également réussi à définir une certaine poétique narrative queer, afin de transposer la posture queer sous la forme d'une œuvre narrative rendant compte de la théorie analysée, pour ensuite produire une série d'illustrations et rédiger les premiers chapitres d'un roman queer fragmentaire et déchronologique. Évidemment, j'aurais aimé pouvoir « queeriser » encore plus ce roman, notamment en allant jusqu'à remettre en question les codes linguistiques, comme la pronominalisation ou la phrase syntaxique, ou encore en intégrant d'autres formes artistiques pour dévier du cadre formaté de la page, par exemple en transformant certains chapitres en pièces sonores ou en vidéopoèmes accessibles par hyperliens. Pour tout dire, pour pleinement « queeriser » ce roman, il faudra le sortir du contexte de ce mémoire, inévitablement encombré par les contraintes disciplinaires et méthodologiques, pour pouvoir enfin le laisser respirer et prendre les formes qui lui conviennent réellement. En effet, si j'ai pu jeter les bases d'une œuvre queer caractérisée par le langage cru et provocateur, par l'expression de sexualités marginales et par le jeu sur les codes



narratifs, je crois que seule une pleine liberté de création me permettra de mener à ce projet à son aboutissement.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS THÉORIQUE

BOURCIER, Sam (2018), *Queer Zones : la trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, 880 p.

BOURDIEU, Pierre (1998), *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 576 p. (coll. : « Points : Essais »).

BUTLER, Judith (2019), *Ces corps qui comptent : de la matérialité et des limites discursives du sexe* (*Bodies That Matter: On the Discursive Limits of Sex*, 1993), 2<sup>e</sup> éd., traduit par Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 360 p.

BUTLER, Judith (2016), *Défaire le genre* (*Undoing Gender*, 2004), traduit par Maxime Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam, 392 p.

BUTLER, Judith (2007a), *Le Récit de soi* (*Giving an Account of Oneself*, 2003), traduit par Bruno Ambroise et Valérie Aucouturier, Paris, Presses universitaires de France, 152 p.

BUTLER, Judith (2007b), *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité* (*Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, 1990), préface d'Éric Fassin, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 294 p.

FOUCAULT, Michel (1976), *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 224 p. (coll. : « Tel »).

HALBERSTAM, Judith/Jack (2011), *The Queer Art of Failure*, Durham, Duke University Press, 211 p.

KAUFMANN, Jean-Claude (2010), *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris, Fayard, 177 p. (coll. : « Pluriel »).

LUQUET-GAD, Ingrid (2018), « Queer, freak et drag : l'art du présent a enfin son livre », *Les Inrockuptibles*, [En ligne], <<https://www.lesinrocks.com/2018/03/18/arts/arts/queer-freak-et-drag-lart-du-present-enfin-son-livre/>>, page consultée le 28 juin 2019.

NELSON, Maggie (2016), *The Argonauts*, Minneapolis, Graywolf Press, 160 p.

PRECIADO, Beatriz/Paul B. (2011), *Manifeste contra-sexuel*, 2<sup>e</sup> éd., traduit par Marie-Hélène Bourcier, Paris, Balland, 157 p. (coll. : « Modernes »).

PRECIADO, Beatriz/Paul B. (2003), « Multitudes queer : notes pour une politique des "anormaux" », *Multitudes*, vol. 12, p. 17-26.

RICOEUR, Paul (2015), *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 448 p. (coll. : « Points : essais »).

ST-HILAIRE, Colette (1999), « Le paradoxe de l'identité et le devenir-*queer* du sujet : de nouveaux enjeux pour la sociologie des rapports sociaux de sexe », *Recherches sociologiques*, vol. 3, p. 23-42.

## ILLUSTRATIONS

LESSARD MORIN, William (2019), *Croissance personnelle*, crayon sur carton, Sorel-Tracy.

LESSARD MORIN, William (2019), *Autoportrait à l'aube*, photographie et stylo, Sorel-Tracy.

LESSARD MORIN, William (2019), *Pater Noster*, encre sur carton, Sorel-Tracy.

LESSARD MORIN, William (2019), *Hors de hors*, photographie et typographie, Sorel-Tracy.

LESSARD MORIN, William (2019), *Les Écoulements*, crayon et acrylique sur carton, Sorel-Tracy.

MOLINA VELASCO, Juan David (2013), *Sans titre*, acrylique et stylo sur toile, Québec.

Reproduit avec la permission de Juan David Molina Velasco.

